

paperblanks[®]
EXCELLENT MANUSCRIPTS

WALK SOUTH BRANNA



INTRODUCTION

« Et quand la nuit est tombée sur la voie ferrée, on était bien loin de la ville... » - F. Cabrel

Plaisir, le 14 octobre 2012

S'il y a quelque chose que je déteste (mise à part l'angoisse de la page blanche), c'est bien quand mes voisins du dessus invitent des amis à jouer au bowling en talons aiguilles sur leur parquet en chêne.

Nous sommes le dimanche 14 octobre 2012, il est dix heures du matin. Température extérieure : un froid de loup, et il tombe des cordes. Perspectives de passer une bonne journée : quasi-nulles. J'allume machinalement mon ordinateur, proteste contre une mise à jour intempestive et, la souris ne répondant plus, lance un regard accusateur au curseur.

Le fond d'écran est sombre, mais on peut y distinguer un chemin bourbeux (que les mineurs qualifient de « café crème » à cause de sa couleur grisâtre) s'enfoncer dans l'obscurité. De part et d'autre, des remparts naturels de calcaire et de gypse se rejoignent en une voûte artificielle soutenue par un large pilier de béton armé qui émerge, inébranlable, d'un éboulis de terre et de caillasse. La lumière pâle du flash de l'appareil est renvoyée par les innombrables graffitis argentés qui s'entremêlent et se confondent sur des mètres carrés entiers de parois et de plafond.

J'avais pris cette photo histoire de tuer le temps, plutôt que mon ami censé nous guider dans les carrières souterraines de Paris, alors qu'il affirmait avec aplomb, pour la dixième intersection d'affilée, une lampe torche entre les dents : « Ne vous inquiétez pas, je suis déjà passé par ici, une fois où je m'étais perdu ! » (le tout en essayant tant bien que mal de replier sa carte illisible et lacérée par les innombrables dépliages). Il m'avait proposé cette escapade une dizaine de jours plus tôt : je n'avais alors pas la moindre idée qu'un réseau de près de trois-cent kilomètres de galeries, percées entre le Ier et le XVIIe siècle, s'étendait sous les rues de la capitale, et accueillait chaque soir fêtards, explorateurs et bien d'autres, ou comme nous de simples curieux (des « touristes », pour employer l'expression consacrée).

« Un vrai gruyère » : la métaphore a été utilisée un nombre incalculable de fois, elle n'en demeure pas moins proche de la réalité : trente pour cent de la surface totale de Paris serait sous-minée par ce labyrinthe. « Ils avaient la foi, à l'époque ! » me direz-vous. Précisément : ils l'avaient tellement, la foi, qu'ils extrayaient cette roche pour construire entre autre la cathédrale Notre-Dame en 1163.

Mon ami nous avait donc donné rendez-vous un soir aux abords du parc Montsouris où, munis de lampes torches, de sacs à dos remplis de vivres et de quelques vêtements de rechange, nous marchâmes une bonne demi-heure dans un Paris désert ; rares étaient les passants, mais tous jetaient à notre fine équipe un regard interloqué : cinq jeunes, munis de casques de chantiers jaunes fluo, shorts et sweat-shirts, chaussés de Doc Marten's, remontaient l'avenue Reille d'un pas tranquille en faisant des messes basses.

Arrivé à l'intersection de deux rues, mon ami nous arrêta subitement, lança quelques coups d'œil à l'entour, puis désigna d'un hochement de tête une vieille porte en fer à demi rouillée, que nous venions de dépasser. « On va descendre ici. Faites attention de ne pas glisser, ça pourrait être plutôt douloureux. »

Après quelques acrobaties, nous nous trouvions de l'autre côté du portillon, où une volée de marches plongeait effectivement d'une dizaine de mètres sous le niveau de la rue. En contrebas nous attendait l'une des choses les plus surréalistes qu'il m'ait été données de voir : j'eus bien du mal à accepter qu'au beau milieu de Paris courait, sur un lit de ballast et de béton, une majestueuse voie ferrée vieille de près de 160 ans et laissée à l'abandon depuis les années 30.



Vue de l'ancienne gare de Montrouge

Lorsque notre troupe fut au complet, nous longeâmes les rails, traverse après traverse, et il me semblait que nous étions bien loin de Paris, peut-être dans une ville fantôme du Colorado, abandonnée au désert lors de la ruée vers l'or au début du XXe siècle.

La traversée de l'ancienne gare désaffectée de Montrouge, encore sertie sur ses deux escaliers condamnés, ne fit que renforcer ce sentiment.

Après quelques minutes de marche silencieuse, nous nous enfonçâmes enfin dans un tunnel, et je me retournai une dernière fois pour voir derrière nous, entre les silhouettes massives des immeubles, mourir les dernières étoiles.

Cette soirée avait été mémorable à bien des égards, et j'y reviendrai sans doute plus tard : le fil de mes pensées me reconduit devant mon écran, toujours aussi statique. Frustré, je referme mon ordinateur portable d'un coup sec sur mon bureau, provoquant un mini-éboulement de papperasse. Mon regard tombe sur un cahier couleur terre émergeant du bazar soigneusement accumulé au fil de la semaine.

Je suppose qu'il est temps de s'y coller.

Ce livre vierge nous a été distribué un peu sur le pouce par une professeure tout droit sortie du *Cercle des Poètes Disparus*, avec pour seule recommandation d'y consigner aussi fidèlement que possible les différents témoignages, recherches, rencontres et impressions que nous aurions dans le cadre de notre Défi Personnel.

Oui, car j'ai bien envie de mettre un D majuscule à Défi Personnel, tant la démarche de la considération. Dans une société où l'intérêt de l'individu a tendance à plomber sérieusement celui de la communauté, comprendre l'autre n'est plus exactement au centre de nos préoccupations (en réalité, cela ne l'a-t-il jamais été ?). L'objectif d'un Défi Personnel est de s'intéresser à l'autre de manière, paradoxalement, désintéressée. S'intéresser à un phénomène social ou sociétal dans le simple but de s'ouvrir l'esprit, sans chercher à en tirer un profit quelconque. Je trouve cette démarche d'autant plus honorable qu'elle est mise en place au sein d'une école de commerce, dont l'objectif, ne nous le cachons pas, est de donner tout son sens à l'expression « L'Homme est un loup pour l'Homme ».

Sans être particulièrement curieux de nature, je me prête volontiers au jeu, et le sujet de mon Défi Personnel est déjà tout trouvé : la Vie Souterraine.

Cette problématique m'a justement interpellé lorsque j'ai eu l'occasion de visiter les anciennes carrières de Paris : les profils des individus rencontrés formaient un large spectre (de l'étudiant au chef d'entreprise, du grapheur au bon père de famille, du toxicomane solitaire au fêtard imbibé...) et je m'étais naturellement demandé ce qui poussait tous ces gens à contrevenir à la loi, et comment une telle mixité sociale était possible, alors que difficilement envisageable en surface.

Le scientifique et explorateur souterrain français Michel Siffre en a témoigné à deux reprises (1962 et 1999) : sous terre, le temps et l'espace s'estompent. Et si les cavernes pouvaient aussi gommer les barrières sociales, les apparences, les limites physiques, et ce qui nous rattache à notre condition humaine ?

Loin de moi l'idée de débattre sur un terrain philosophique, qu'il serait présomptueux de prétendre maîtriser, je voudrais comprendre très concrètement ce que les sous-sols nous apportent en tant qu'Hommes, en tant que société, et ce qu'ils révèlent sur nous. Dans ce but, j'envisage plusieurs pistes, non-exhaustives, qui en appelleront sans doute d'autres :

- Comment les Hommes ont-ils perçu la terre et ses mystères souterrains à travers les temps, les croyances et les religions, la culture et les arts ?
- Quelles sont ces personnes qui s'aventurent sous terre, professionnellement, en amateurs, par pas-

sion ou par nécessité ? Dans quelles conditions et quel but ?

- Que cela révèle-t-il de notre société ? Pour quelles conséquences ?

Sans viser à l'exhaustivité, je souhaite avant tout varier les interlocuteurs, les expériences, les témoignages, les documents... et faire de ce Défi Personnel une source d'enrichissement culturel et personnel.

PARTIE 1: LES GALERIES DU TEMPS

De la Préhistoire

« Si tout le monde avait été contre l'évolution, on serait encore dans les cavernes à téter des grizzlis domestiques. » - B. Vian

Plaisir, le 27 octobre 2012

Aujourd'hui, j'inaugure ma première partie, « Les Galeries du Temps ». Je m'attacherai ici à voir comment les Hommes ont perçu la Terre et ses mystères à travers les temps, les croyances, les religions... Commençons donc par le début : les Hommes des Cavernes.

Je voudrais tout d'abord parler d'une affaire qui m'a donné le sourire pour la journée : en effet, j'ai débuté mes recherches sur la spéléologie par un questionnaire en ligne. Mon projet a attiré l'attention de quelques passionnés, et notamment le très sympathique Scott Falkingham, rédacteur pour le site américain partenaire de la National Speleology Society, *CavingNews.com*, qui a rédigé un court article à ce sujet. A peine l'article publié, Stephen commente :

COMMENTS (1)



Stephen

October 27, 2012 at 12:07 pm

mmmm Humans have lived in caves FAR longer than in houses. Maybe they should be interviewing the masses to see why they chose to come out from the caves in the first place

Comprenez : « *Mmmm. Les humains ont vécu dans des cavernes BIEN plus longtemps que dans des maisons. Peut-être faudrait-il interroger les foules pour comprendre pourquoi elles ont choisi de sortir des grottes en premier lieu.* »

Je tiens tout d'abord à m'excuser platement auprès de Stephen : j'ai eu toutes les difficultés du monde à trouver un Homme de Néandertal désireux de s'exprimer à ce sujet. Malgré cette complication, j'ai pu glaner quelques informations çà-et-là.

L'expression « Homme des Cavernes », employée abusivement, désigne les Hommes de l'époque paléolithique (qui s'étend tout de même de 300 millions d'années à -12.000 avant notre ère, c'est dire à quelle point cette expression est vague). L'imagerie populaire conçoit l'Homme des Cavernes comme un sauvage vêtu de peaux de bêtes, s'exprimant par grognements, chassant le mammoth... et vivant, donc, *dans des cavernes*.

La réalité scientifique et (pré)historique est cependant à des lieues de cette image d'Épinal : si les Hommes préhistoriques implantaient leurs camps dans des abris-sous-roches, sous des porches de grottes et pouvaient occasionnellement y trouver refuge, ils n'ont jamais vécu à proprement parler dans des grottes. Les peintures rupestres y sont légions parce qu'elles y sont à l'abri des intempéries,

mais il y est tout à fait probable que nos ancêtres vandalisaient avec autant d'entrain les parois rocheuses extérieures.

En réalité, il semblerait que les grottes servaient à l'époque principalement de lieux de culte et de nécropoles. Pourquoi ces lieux souterrains ? Cela s'explique probablement en partie par le lien indéfectible entre la terre et la mort.

Éviter les charognards, épargner les maladies au reste de la tribu ou faciliter le travail de deuil : autant de raisons d'inhumer un corps. Les superstitions sont-elles également à l'origine de ce rite, ou ont-elles fini par se greffer dessus ? Cela reste difficile à déterminer. Si les premières mises-en-terre remontent à 200.000 ans (c'est-à-dire à l'époque néandertalienne), l'apparition de présents funéraires ne date pas de plus de 25.000 ans (ne me croyez pas sur parole, mais faites confiance à Robin Dunbar, et son très chouette article *How Evolution Found God, The Origins of Religion* in *New Scientist*, 28 janvier 2006).

Quoi qu'il en soit, le sous-sol est très vite devenu indissociable des religions, et très souvent associé à une vie après la mort, ce que nous verrons dans les pages qui suivent. Nous allons commencer par la culture et la civilisation de la Grèce Antique, particulièrement prodigue en ce qui concerne le monde souterrain et la vie post-mortem.

Les Sous-sols dans la Mythologie Gréco-Romaine

Hadès : «Mes frères titans, regardez-vous dans votre sortie de prison ! Qui vous a mis là ?»

Titans : «Zeus !!»

Hadès : «Et maintenant que je vous libère, quelle est la première chose que vous allez faire ?»

Titans : «Détruire Zeus ! Refroidir Zeus ! Brûler Zeus ! Balayer Zeus ! Détruire Zeus !!»

Hadès : «Heu, les gars, l'Olympe, ce serait pas plutôt par là ?» - Hercule

Plaisir, le 28 octobre 2012

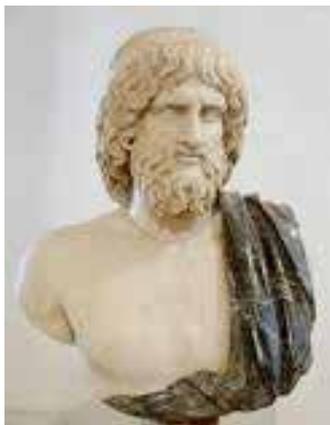
La civilisation grecque est à l'origine de notre culture euro-méditerranéenne, et tient aujourd'hui encore une place préminente dans la linguistique, la science, la philosophie, la politique, la littérature, les arts... Les historiens situent la période de la Grèce Antique entre 1200 et 146 avant JC, période pendant laquelle les Grecs ont été particulièrement prodigues en pavés littéraires et architecturaux, laissant une foultitude d'indications sur leur mode de vie, leur religion et leur philosophie.

La mythologie grecque s'épanche entre autre sur le monde souterrain, puisque c'est cela dont il est question dans notre Défi Personnel. Nous l'avons vu, depuis la nuit des temps, le monde souterrain est associé à la mort, et la mythologie grecque ne déroge pas à la règle.

Pour les Grecs, il y a l'en-haut Ouranien, où habitent les Olympiens (Zeus, Héra et leur clique) et l'en-bas chténien qui, en plus de faire un malheur au Scrabble, est la demeure des divinités infernales (Hadès, Perséphone...). Entre les deux, il y a la Terre et le monde des mortels (vous et moi). La grande majorité des auteurs grecs (Homère, Virgile, Hésiode, Ovide...) situent l'en-bas chtonien, les Enfers grecs, sous terre.

Dans la plupart des langues européennes, le sens initial grec (‘Αιδης, *l'invisible*) est d'ailleurs délaissé pour un sens plus explicite :

| | |
|--------------|---|
| français : | ENFERS du latin <i>infernus</i> , qui est en dessous |
| anglais : | UNDERWORLD , le monde du dessous |
| espagnol : | INFRAMUNDO , le monde du dessous |
| allemand : | UNTERWELT , le monde du dessous |
| portugais : | MUNDO INFERIOR , le monde du dessous |
| hollandais : | ÜNNERWELT , le monde du dessous |



Document de gauche : Hadès tel que représenté par l'imagination débordante d'un artiste grec

On remarque cependant qu'en français, les Enfers sont associés presque systématiquement à la mythologie gréco-romaine, alors qu'ils embrassent le sens plus global d'au-delà dans les autres langues.

Les Enfers sont donc le royaume souterrain des morts, sur lesquels règne Hadès, le frère de Zeus.

Loin du concept chrétien d'Enfer, l'Hadès n'est pas uniquement la destination des âmes damnées, mais celle de toutes les âmes mortelles.

Pour autant, ce n'est pas un lieu des plus accueillants :

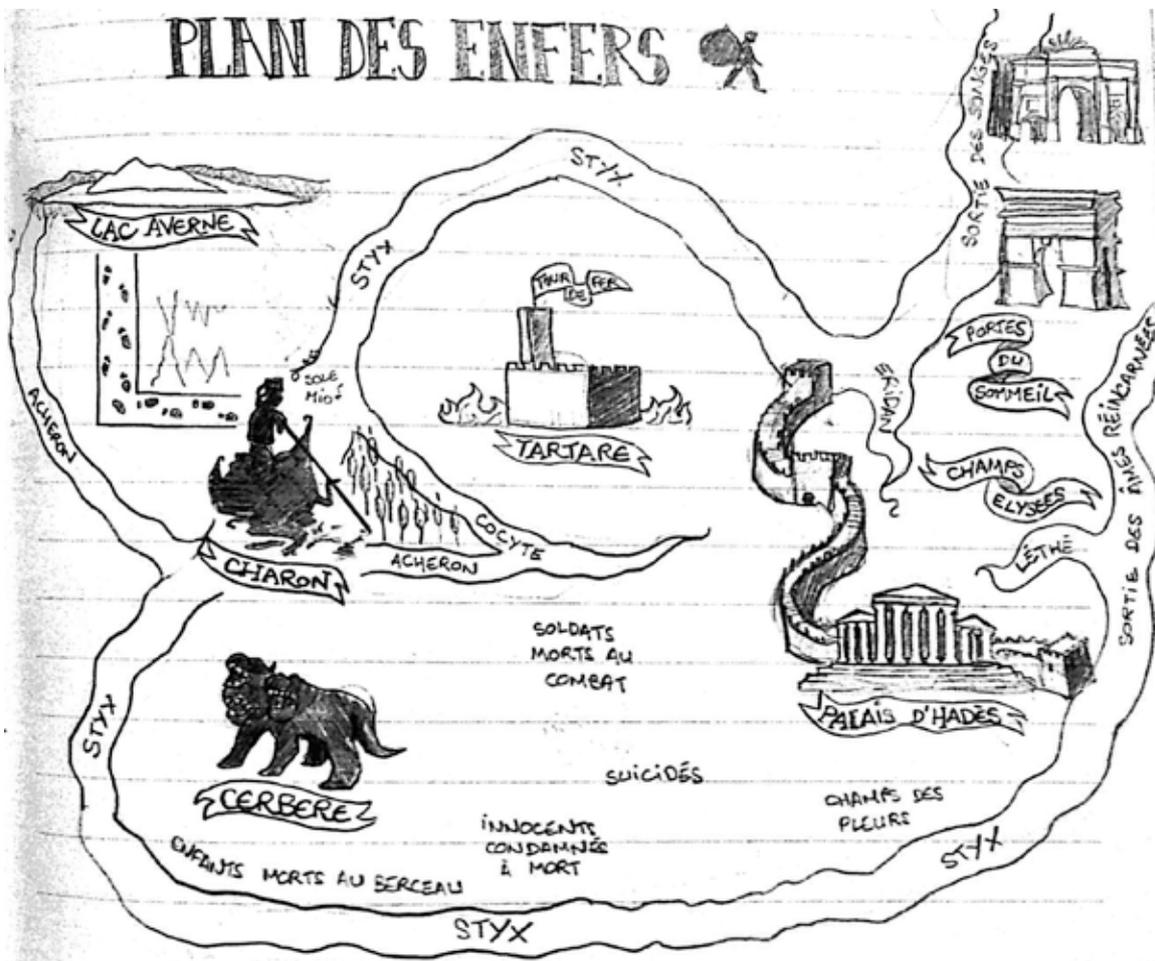
l'Enfer homérique est un royaume humide, dont les sujets sont de pâles ombres sans force poussant des hurlements horribles. Dans le pire des cas, les défunts sont emprisonnés dans le Tartare. Dans le meilleur des cas, les âmes errent librement mais sans but dans les Champs-Elysées. Rien de bien folichon.

On notera que ce monde est loin d'être coupé de la surface - les oracles, dont la plus renommée est la Pythie de Delphes, peuvent communiquer avec les morts. Quelques héros, par un jeu de rituels, parviennent même à se rendre aux Enfers - Ulysse, Orphée...

L'accès le plus rapide est encore le souterrain d'une île sur le lac Averno (quoi qu'une simple recherche sur internet nous apprenne qu'une telle île n'existe guère que sur le papier).



Document de droite: Bien loin des stéréotypes, le vrai Hadès tel que photographié lors d'un séjour dans un célèbre parc à thème.



Grottes et Philosophie

« Je trouve qu'il passait pour sage aux yeux de tout le monde (...) et qu'il ne l'était point (...) je m'efforçais de lui faire voir (...) je sentais bien quelles haines j'assemblais sur moi. » - Socrate

Plaisir, le 29 octobre 2012

Dans le livre VII de *La République*, Platon expose sa vision de l'acquisition des connaissances à travers sa fameuse allégorie : *l'Allégorie de la Caverne*.

Pour la résumer (et parce que je suis bien incapable de remettre la main sur mes cours de philo), Platon nous présente des hommes enchaînés au fond d'une caverne, dos à l'entrée, et ne voyant que le jeu de leurs ombres projetées par un feu sur la paroi rocheuse (cf. illustration ci-dessous).



Si l'un de ces hommes était accompagné de force hors de la grotte, il serait d'abord ébloui par le soleil, et n'aurait qu'un souhait : retourner à son état de forcené.

Puis, réalisant que la misère est moins pénible au soleil, il ne voudrait sans doute plus revenir dans la caverne - sauf pour en libérer ses compagnons, qui l'accueilleraient d'abord avec scepticisme, puis avec violence. On comprend alors qu'il est difficile de sortir de son ignorance (la grotte),

d'oublier sa vision déformée de la réalité (les ombres) et de découvrir le savoir et la vérité (le soleil).

Socrate, dont Platon était le disciple, en a d'ailleurs fait les frais : s'il s'était contenté de marmonner dans son coin « Ce que je sais, c'est que je ne sais rien » au lieu d'aller narguer les poètes, les politiciens et les artisans en démontrant par $a+b$ (ou plutôt $\alpha+\beta$) leur ignorance sur la place publique, il n'aurait sans doute pas été condamné à mort.

Quoi qu'il en soit, pour le philosophe Platon, la caverne est associée à l'ignorance - de nouveau quelque chose de néfaste.

Les Souterrains, Source de Sécurité et de Sagesse

« Si les Romains avaient dû d'abord apprendre le latin, ils n'auraient jamais eu le temps de conquérir le monde » - A. Willemetz

Plaisir, le 30 octobre 2012

Si les quelques pages précédentes tendent à montrer une perception négative des sous-sols, elle est toutefois à nuancer : dans la mythologie grecque, les grottes étaient aussi perçues comme des refuges.

La grotte de Lyctos en est un bon exemple : A l'aube des temps, le titan Cronos mangeait tous ses enfants à la naissance de peur que l'un d'eux ne le détrône un jour. Son fils Zeus ne doit son salut qu'aux nymphes qui l'élevèrent à l'abri de son père dans une grotte de Crète.

Les souterrains sont aussi, bien sûr, une échappatoire secrète pour fuir Troie lors de sa mise à sac par les armées grecques.

Chez les Romains, la religion était relativement proche des mythes grecs - à quelques noms près, toute la conception du monde s'y retrouve, y compris celle des Enfers. Et, au même titre que les grottes étaient associées aux oracles dans la mythologie grecque, elles sont pour les Romains synonyme de vérité, réflexion et sagesse, en totale opposition avec la vision de Platon. Ainsi les Romains théâtralisèrent-ils les grottes : au Ier siècle avant JC, Atticus, ami de Cicéron, aménagea une grotte dans sa villa afin d'y recueillir ses pensées philosophiques.

Rapidement copiée par Cicéron, la grotte deviendra un lieu de repos, entre réflexion philosophique, politique ou stratégique : elle génère et protège la sagesse, et sera nécessairement tournée vers l'inspiration céleste plutôt que vers les Enfers.

Croyances Africaines : Le Souterrain entre Mythologie et Magie

Les Nord-Africains ont hérité de la culture romaine : ils entraient en communication avec les Enfers par des sacrifices. Le sang ainsi répandu jusque dans les entrailles de la terre régénérait les morts, permettant aux forces souterraines de se manifester et de faire renaître la vie. Le sous-sol est

ainsi associé autant aux forces funestes qu'à la fécondité.

Dans l'Afrique Mineure, où les cultes romains n'avaient guère cours, le monde souterrain regorgeait de tous les dieux et les démons. Ce panthéon souterrain était sollicité lors d'opérations nocturnes et de messes maléfiques afin de remettre en cause l'harmonie de la terre - en général pour damner une personne. Par des rituels, des sacrilèges et des formules, on pouvait ainsi faire appel au pouvoir des morts pour faire le mal.

Le Shéol selon le Judaïsme

Howard : «Pourquoi je devrais te faire une faveur ?»

Sheldon : «Pour aller au Paradis des Juifs.»

Howard : «Les Juifs n'ont pas de Paradis.»

Sheldon : «Pour ne pas aller à l'Enfer des Juifs.»

Howard : «As-tu déjà rencontré ma mère ? Je vis dans l'Enfer des Juifs.» - The Big Bang Theory

Plaisir, le 1er novembre 2012

Dans la religion judaïque, à l'instar de la mythologie grecque, le souterrain est associé au monde des morts. Loin du concept chrétien, duquel on pourrait pourtant penser qu'il se rapprocherait, l'enfer juif accueille tous les morts, qui y mènent une existence léthargique et tout-à-fait semblable à celle des Champs-Élysées.

L'Enfer des Chrétiens

« Jésus-Christ (...) si la psychanalyse avait existé de son temps, il aurait été guéri de ses obsessions d'auto-culpabilité et nous continuerions d'adorer Jupiter avec toutes ses petites déesses à poil, ce qui serait quand même plus marrant que la messe » - Cavanna

Pour parler des sous-sols dans la religion chrétienne, je n'ai d'autre choix que de remonter quelques mois en arrière : en mars 2011, j'ai accueilli chez moi deux Australiennes rencontrées à l'autre bout du monde, et qui souhaitaient voir tout Paris en deux jours.

Aussi curieux que cela puisse paraître, non contentes d'avoir visité Versailles (ce qui n'est pas exactement Paris, je vous l'accorde) nous avons pu faire un tour quasi-exhaustif de la capitale, dont deux bonnes heures au Louvre. Pour n'importe quel touriste étranger, ce musée est avant tout celui de la Joconde - il suffit de suivre le flot ininterrompu d'Asiatiques pour trouver la fameuse toile de De Vinci et s'en convaincre. Même si cette œuvre est un incontournable, mais deux amies ont aussi tenu à emprunter d'autres galeries moins fréquentées et aux tableaux tout aussi prestigieux.

Ayant moi-même arpenté le Louvre en de trop rares occasions, j'en profitai pour découvrir un peu de notre patrimoine. C'est comme cela qu'au détour de l'aile Richelieu, je suis tombé en admiration devant une huile sur toile d'un mètre vingt-huit sur un quatre-vingt quatre, exécutée par John Martin en 1841. L'œuvre (sublime) nous donne à voir la masse imposante d'un palais englouti dans la fumée et l'obscurité, surplombant un torrent de lave et de flammes. Au premier plan, de dos, se dresse la



silhouette belliqueuse d'un général antique. Je veux bien sûr parler de *Pandémonium*, tableau inspiré du *Paradis Perdu* de John Milton : la capitale des Enfers, et Satan en armure.

En plus de réveiller en moi des sentiments esthètes, ce tableau soulevait une énième fois la question : « D'où sort tout cet imaginaire de l'Enfer et de la damnation ? ». Pour être aller quelques fois bien malgré moi m'ennuyer au catéchisme, il ne me semble pas une fois avoir abordé le thème de l'Enfer. Pourtant, dans toutes les représentations chrétiennes, c'est un lieu souterrain rempli de flammes, où j'irais brûler si je ne finissais pas mes salsifis (en y réfléchissant aujourd'hui, je pense que c'était une menace en l'air et grandement exagérée).

Toujours est-il que je me demande bien d'où peut bien sortir cette imagerie populaire. Ce Défi Personnel est l'occasion d'en apprendre un peu plus...

Dans le credo (cette prière récitée durant la messe), il est dit que « Jésus est descendu aux Enfers » ce qui suppose un lieu profond, enfui.

A l'origine, dans la chrétienté, le mot *enfer* désigne les limbes dans lesquelles les âmes attendent l'avènement du Christ. Les termes *enfer*, *hades* et *sheol* sont utilisés indifféremment - ce qui semble prouver une continuité entre les religions occidentales. L'idée d'un enfer brûlant éternellement vient de l'utilisation d'une métaphore dans la Bible : Jésus compare l'enfer au *Gehenna* où, selon le Nouveau Testament, brûle un « feu qui ne s'éteint pas ». Le *Gehenna* était en réalité une décharge aux portes de Jérusalem où le feu ne s'éteignait littéralement jamais. Cette conception de l'enfer sera relayée par les peintures et les tympans des églises.

L'enfer devient donc au Moyen-Âge, à l'image du Tartare grec, un lieu d'expiation - ce qui rendit bien service au clergé pour faire pression sur la populace. Pour Dante dans *La Divine Comédie*, l'enfer est ainsi constitué de neuf régions concentriques souterraines, et chacune représente un degré de châtement. Au plus profond se trouve l'ange déchu, Satan.

Dans les Autres Religions

Si dans la religion musulmane, il n'y a aucune conception d'un enfer souterrain, c'est au contraire le cas dans de nombreuses cultures :

- Mésopotamie : la *descente d'Inanna en Enfer* est l'une des traces les plus ancienne d'un enfer souterrain ;
- Asie : chez les Aïnu, l'Enfer est un lieu humide au souterrain réservé aux mauvaises âmes ;
- Amérique : l'Enfer souterrain existe bien chez les Mayas.

...et bien d'autres qu'il serait fastidieux de citer ici tant elles sont nombreuses et souvent franchement tordues à orthographier.

Une Conclusion sur cette Première Partie

« L'Enfer n'existe peut-être pas. L'Enfer, c'est peut-être simplement d'être obligé d'écouter vos grands-parents respirer en mangeant un sandwich. » - Jim Carrey

Plaisir, le 4 novembre 2012

Depuis l'origine de l'Homme, le sous-sol est associé à la mort : qu'il s'agisse de monstres réels (ours, tigres...) ou imaginaires (le Cyclope Polyphème de *l'Odyssée*), les cavernes et les grottes sont synonymes de funeste. Elles étaient parfois destinées à recueillir les dépouilles (que ce soit sous forme sauvage - des grottes naturelles - ou artificielle - les catacombes de Rome) en de véritables nécropoles.

Les souterrains ont rapidement été sacralisés par les mythes et les religions, jusqu'à devenir le Royaume des Morts, où errent sans but les âmes défuntes. La dimension effrayante de ce lieu est mise en exergue par bien des religions, à travers la notion de châtement et de damnation éternelle, et l'on voit déjà se dessiner l'influence du monde souterrain sur la vie en société au Moyen-Age.

En philosophie, la grotte est associée à l'ignorance, à l'obscurantisme - une attitude d'opposition à la diffusion du savoir. Pourtant, une grotte, si tant est qu'elle ait été domestiquée, est perçue comme un lieu propice à la réflexion et à l'inspiration.

L'universalité de la notion d'enfer souterrain est assez incroyable, lorsqu'on y réfléchit, et d'autant plus surprenant si l'on considère la multiplicité culturelle, l'éclatement géographique, les divergences entre les civilisations et surtout le passage inexorable du temps - celui qui a eu raison de croyances ancestrales, de mythologies et de civilisations millénaires - celtes, incas, aborigènes, égyptiennes... - et dont il ne subsiste parfois aucune information (lorsque les premiers explorateurs européens découvrirent l'Île de Pâques, les insulaires furent bien incapables d'expliquer la fonction des Moaï, ces statues monumentales qui furent pourtant dressées par leurs ancêtres).

La croyance d'un enfer souterrain s'est pourtant maintenue à travers les âges, même s'il faut reconnaître que l'avancée de la science et la diffusion du savoir lui donne une dimension plus abstraite. Par exemple, le Vatican affirme à présent que l'enfer est simplement l'état de négation de l'existence de Dieu à travers un comportement immoral.

Pourtant, toute religion mise à part, le sous-sol est encore aujourd'hui une source inépuisable de frayeur dans l'esprit humain, ce que nous aurons l'occasion de voir à travers la littérature et la culture contemporaine.

Sources :

Aurélia Gaillard, *L'imaginaire du souterrain*

Homère, *L'Odyssée*

Dante, *La Divine Comédie*

Platon, *La République*

Ovide, *Les Métamorphoses*

Socrate, *Apologie*

La Bible

Wikipédia

Robin Dunbar, *How Evolution Found God in New Scientist*, 28.01.06

PARTIE 2: DE L'AUTRE CÔTÉ DU PAVÉ

De l'Autre Côté du Pavé

« ...je ne serais pas surpris qu'on soit obligé d'aller chercher dans les égouts de Paris le type du véritable bonheur. » - A. Parent-Duchâtelet

Plaisir, le 11 novembre 2012



aujourd'hui, nous sommes le 11 novembre, et je ne trouve rien plus déprimant qu'une résidence HLM de banlieue un dimanche après-midi férié. Une demi-pomme à moitié noircie, bien seule dans mon frigidaire, y est pour beaucoup. Je me résigne dans un soupir à passer au supermarché (car je ne doute pas que l'on exploite la misère humaine de ces pauvres caissiers un dimanche, qui plus est, férié).

Alors que je m'attarde sur l'augmentation du prix du Nesquik, des éclats de voix attirent mon attention : « Comment ça, pas frais, mon poisson ?! »

Le rayon poissonnerie est tout près, et je regrette immédiatement d'avoir laissé mon casque à plumes et mes braies chez moi. « Tout à fait, Monsieur ! D'où il sort ? Ha ! Ha ! Je vais vous le dire, moi ! Il pue les égouts ! C'est bien cela ! *Les égouts !!!* »



Je m'empresse de filer avant d'être pris à témoin, et qu'on ne me force à coller le nez sur ledit poisson. De retour chez moi, une idée me traverse l'esprit : les égouts, justement ; deux mille quatre-cent quatre-vingt quatre kilomètres de réseau enfoui sous Paris et sa banlieue proche (le deuxième plus gros réseau d'assainissement derrière celui de Chicago).

Renseignements pris, le musée des égouts de Paris est bien ouvert aujourd'hui. En deux temps trois mouvements, ou plus exactement en un train deux métros, je me retrouve au kiosque d'accueil, au niveau du Pont de l'Alma.

Après avoir acheté mon ticket, bien seul dans la file d'attente, je prends une dernière bouffée d'air frais et me résigne à descendre l'escalier qui mène au réseau souterrain d'assainissement des eaux de Paris. Et tandis que je franchis les dernières marches, une critique italienne glanée sur internet me revient en tête : « Les Français sont trop forts en marketing : eux seul savent vous faire payer pour *visitare la loro merda...* »

Les critiques, vous l'aurez compris, ne sont pas toutes élogieuses sur ce musée ; je m'attends franchement à tout, et surtout : *au pire*.

Cette visite semblait en effet bien mal engagée : je suis accueilli par une grande galerie (la galerie Aubriot) aux murs couverts de posters informatifs écrits en caractères pattes-de-mouche. Leur contenu est probablement très intéressant, mais pour être honnête, dans la semi-obscure et sachant l'heure de fermeture relativement proche, je n'ai pas pris le temps de lire tous ces affichages (de sacrés pavés, je le répète).

Heureusement, alors que je commençais à passer en revue tout ce que j'aurais pu m'offrir pour le prix d'un ticket d'entrée, soit 4,30€ (et croyez-le ou non, un paquet de Nesquik rentrait encore *largement* dans ce budget), O..., égoutier-conservateur de ce musée, a décidé d'organiser une visite guidée improvisée, pour le plus grand plaisir des quelques touristes.

Je reviendrai plus tard sur le détail de cette visite, qui fut bien plus vivante et sympathique que je ne me l'étais figurée ; car il me semble important de noter mes sentiments tant qu'ils sont encore frais, plutôt que de simples éléments factuels qui, j'en suis certain, sont très bien exposés sur le site internet du Musée.

Après avoir suivi O... dans son environnement de travail, et l'avoir écouté parler de sa profession comme il l'a fait, je dois dire que je suis très, très admiratif du métier d'égoutier. Car au final, qu'est-ce que cette profession, au bas mot ? Faire quelque chose de vraiment repoussant, avec des outils tout droit sortis d'une autre époque, dans un environnement nauséabond, avec pour unique objectif la salubrité de la société.

Métier aussi ingrat qu'indispensable.

Vous me direz : « Qu'y a-t-il de si formidable là-dedans ? » et c'est précisément *cela* qui est remarquable ! Prenons un individu lambda, mettons un chargé de communication, un prof d'économie, un médecin, un commercial : a fortiori, chacun exerce une profession qui lui plaît, a suivi les études qui correspondaient à ses envies. Pour beaucoup, nous travaillons dans des entreprises avec des objectifs financiers (il n'y a aucun altruisme là-dedans) et nous sommes rémunérés pour une activité correspondant un tant soit peu à notre personnalité.

O... nous a parlé pendant près d'une heure d'un métier où le plaisir personnel et l'expression de soi passent bien, bien après le dévouement à la société. Bien sûr, il y a un argument financier ; mais malgré tout, qui peut aujourd'hui se prétendre aussi indispensable qu'un égoutier ? Ces professions doivent se compter sur les doigts d'une main. L'abnégation n'est pas exactement au centre de chaque profession.

Et assis sur ma banquette de train de banlieue, j'en viens à réaliser la chance que j'ai d'exercer une profession qui me plaît et dans laquelle je peux pleinement m'exprimer, mais aussi quelque part la futilité de mes missions comparées à celles d'un égoutier.

Et face à mon bol de Nesquik, je me dis que la visite des égouts de Paris devrait être jugée d'utilité publique : elle remettrait sans doute quelques commerciaux pompeux à leur place.

La Vie Souterraine

La Vie Souterraine
CHAQUE JOUR - TREIZE PAGES - 5 CENTIMES

5 Centimes

UN DEFI PERSONNEL

5 Centimes

ABONNEMENTS

Le Supplément illustré
CHAQUE SEMAINE 5 CENTIMES

L'AGRICULTURE MODERNE, 5 cent.

ISTEC NEWS, 5 cent.

| | SIX MOIS | UN AN |
|-----------------------|----------|----------|
| SEINE ET SEINE-ETOISE | 2 fr. | 3 fr. 50 |
| DEPARTEMENTS..... | 2 fr. | 4 fr. |
| ETRANGER..... | 2.50 | 5 fr. |

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

Quatrième année

FLORIAN POIDEVIN

Numéro 001



ÉGOUTIERS : LES HOMMES SOUS LA VILLE

ÉDITORIAL

par Florian J. Poidevin



Cette semaine, *La Vie Souterraine* consacre son dossier hebdomadaire aux égoutiers de Paris. Ces travailleurs, qui passent le plus clair de leur temps sous terre, œuvrent dans l'ombre pour la salubrité de la capitale, aux dépens de leur propre santé. Profession déconsidérée, elle est pourtant indispensable à notre société.

Dans le cadre de notre *Défi Personnel*, il était donc impensable de traiter de la vie souterraine sans mentionner ces ouvriers courageux. Nous avons eu la chance de visiter le Musée des Égouts de Paris, et d'y glâner des informations inédites et étonnantes sur le réseau d'assainissement des eaux de Paris. Nous avons aussi pu rencontrer le Président Secrétaire

Général des Égoutiers de Paris, qui témoigne en exclusivité pour *La Vie Souterraine* sur les conditions de travail éprouvantes des égoutiers. Vous découvrirez enfin dans ce numéro les résultats instructifs de notre grand sondage sur les égoutiers.

Florian J. Poidevin



SOMMAIRE

| | |
|--|------|
| Éditorial | p.2 |
| Un touriste dans les égouts | p.3 |
| Plan des égouts de Paris..... | p.7 |
| Egoutiers, les Hommes sous la ville | p.8 |
| Les missions d'un égoutier | p.11 |
| L'humeur des égoutiers..... | p.12 |

Crédits photos et illustrations :

p.1 *Le Petit Journal illustré*,
15 octobre 1899
p.2-6 © Florian Poidevin, 2012
p. 7 <http://www.luc78960.free.fr>
p. 11 & 13 *Le Petit Journal illustré*,
14 août 1904

UN TOURISTE DANS LES ÉGOUTS

CHRONIQUE - Nous avons visité pour vous l'un des plus vieux musées de la capitale : les Égouts de Paris. Comment se sont montés ces réseaux ? Qui les entretient ? À qui ces réseaux profitent-ils ? Reportage en immersion par notre envoyé spécial.

Notre visite commence au Pont de l'Alma, face au 93, quai d'Orsay, dans le VII^e arrondissement. Un petit kiosque, dissimulé derrière un bosquet, marque l'entrée de la Visite des Egouts de Paris. La bise automnale et les commémorations de ce onze novembre auront sans doute eu raison des touristes : malgré ses quelques 100.000 visiteurs annuels, le musée est presque désert aujourd'hui.

À cinq mètres sous terre, la visite publique se déroule dans un tronçon du réseau d'assainissement aménagé et sécurisé sur 480 mètres, et retrace, de l'Antiquité jusqu'à XIX^e siècle, l'histoire du sous-sol parisien. Ce musée souffre d'une mauvaise image sur le net, et je dois avouer qu'en y entrant, je n'étais pas rassuré : la visite commence par deux larges couloirs circulaires parallèles, les galeries Aubriot et Turgot, aux murs placardés de panneaux documentaires recouverts de texte en tout petits caractères. Je ne suis pas grand amateur des panneaux explicatifs,



Le sens de la visite, pas forcément de la propreté

— ✦ —
maigres substituts aux guides en chair et en os. L'une de ces pancartes attire pourtant mon attention : «*Comme ces compagnons sont tous sans biens et sans fortune, que l'égalité la plus parfaite règne entre eux, ils sont peut-être les seuls qui connaissent tous les charmes de la véritable amitié et je ne serais pas surpris qu'on soit obligé d'aller chercher dans les égouts de Paris le type du véritable bonheur*»

— *Dr A. Parent-Duchâtelet, Hygiène publique, T.1*

Je ne sais si je dois y lire du dédain ou une simple vérité factuelle. Un peu plus loin, je rencontre un mannequin au teint blafard, ersatz d'égoutier tout droit sorti d'un film de Béla Lugosi.

Jusque là, je peux difficilement dire que la visite m'enchant. Alors que je m'apprête à continuer vers la galerie Bruneseau, je perçois comme une agitation derrière moi : l'un des deux guides-égoutiers, qui faisait jusque là le pied de grue à l'entrée, rameute les quelques badauds de cette ville sous la ville en tapant dans ses mains. « Visite guidée, par ici ! ». À une heure et demi de la fermeture, une visite surprise est organisée pour le plus grand bonheur de la petite dizaine de touristes.

O... notre guide d'un jour, est égoutier depuis dix ans, et me confiera plus tard exercer ce métier par intérêt historique, mais aussi pour ce sentiment de rendre un service indispensable à la société. « Si les égoutiers n'existaient pas, on serait dedans jusqu'au cou, si vous voyez ce dont je veux parler, » se plaît-il d'ailleurs à répéter en faisant un clin d'oeil appuyé à une gamine dans l'assistance pour l'amuser.



A cinq mètres sous terre, les Égouts de Paris

O... commence par nous présenter les égouts dans les grandes lignes: 2484 km de réseau sous Paris et la petite couronne, divisés en cinq catégories, nommément par ordre de taille croissante égouts élémentaires, secondaires, collecteurs, émissaires et stations d'épurations, grâce auxquelles la Seine gagne chaque année en propreté, ayant acquis une trentaine d'espèces de poissons en l'espace d'une décennie.

« Que trouve-t-on dans les égouts ? » nous demande rhétoriquement notre guide, prenant un malin plaisir à faire rougir son auditoire.

Du sable, en grande quantité. Ce n'est pas nécessairement la réponse à laquelle on aurait pensé spontanément, mais les bâtiments sont victimes de l'érosion naturelle. Après le sable, on y trouve de tout, et pas uniquement des excréments, comme le suppose la petite fille, intimidée d'être prise à partie.

On y trouve aussi les plaques des rues correspondantes en surface, et tout un tas de curiosités : divers objets perdus ou oubliés par l'Histoire - bijoux, épées napoléoniennes, carapace de tortue, grenade, python

décapité... En mars 1984, les égoutiers ont même été surpris de croiser, au détour d'un égout du Pont de l'Alma, un crocodile du Nil. Celle-ci, surnommée Eléanore, coule désormais des jours paisibles au zoo de Vannes. Toute la faune sub-



Les eaux d'égout grondent en rivière souterraine

parisienne n'est heureusement pas aussi dangereuse. Araignées blanches, rats énormes, blettes et moustiques cohabitent dans une relative *pax romana*, participant paradoxalement à l'assainissement du réseau, le débarrassant des résidus humains et des cadavres encombrants d'animaux, selon un écosystème urbanisé.

O... nous évoque évidemment, en nous guidant dans le réseau aménagé, les conditions de travail des égoutiers de Paris.

Le service commence à 5h50 du matin, pour profiter de l'eau de douche des Parisiens. La descente se

fait par une bouche d'égout : le garde-orifice soulève la plaque d'égout - le tampon, qui pèse entre 80 et 120 kilogrammes selon qu'il soit sur le trottoir ou sur la route - puis suit les égoutiers en surface, ouvrant les tampons le long de leur parcours afin de leur assurer oxygénation et issue de secours en cas de problème. Ce sont eux également qui préviennent des dangers, par exemple en cas de pluie importante, en tambourinant le sol à l'aide de leur marteau-trappe - une sorte de pied de biche servant à ouvrir les tampons.

Cinq mètres plus bas, munis de casque, masque détecteur de gaz, lampe, combinaison jetable et bottes, les égoutiers s'affairent à détecter des anomalies, entretenir, surveiller et nettoyer le réseau, déboucher les canalisations, colmater les fuites sur les conduites et si nécessaire effectuer les réparations courantes des ouvrages et des réseaux d'assainissement.

Pour nous garder attentifs, O... nous raconte quelques anecdotes vécues: comment une fuite de gaz les a envoyés, ses collègues et lui, pour un séjour de six mois à l'hôpital malgré les masques à gaz et les vingt sept mètres les séparant de la sortie la plus proche ; comment un membre de son équipe a posé la main sur une



La boule de curage, technique préférée d'Indiana Jones pour augmenter le débit de l'eau

➤ ————— ✨ ————— ➤
grenade, et trouvé bon de la rejeter, risquant par la même la vie de ses collègues...

Malgré toutes les précautions et les équipements, le danger est donc bien omniprésent. Les rats, qui sont des alliés en cas de danger (puisqu'ils fuient systématiquement dans la bonne direction, à moins de n'être déjà morts, auquel cas ils servent déjà de bon avertissement), sont aussi porteurs de la leptosperose, maladie transmissible à l'Homme.

La visite finie, O... se prête au jeu des questions. Alors que je lui demande comment les gens perçoivent les égoutiers, il me semble étonné, presque choqué par ma question. « Très bien, évidemment, pourquoi ? Surtout après être venus ici ! ». Il me rappelle également l'intérêt des gens pour leur réseau d'assainissement souterrain : 100.000 visiteurs par an, sans

budget publicitaire. Et du monde entier, puisque nos égouts sont les seuls qui puissent être visités - à la fois par les touristes, mais aussi par les égoutiers eux-mêmes, puisque les canalisations sont à taille humaine.

Il est déjà l'heure de la fermeture, et comme O... remercie les derniers visiteurs, je suis heureux de remonter à l'air libre, satisfait d'une visite qui, au premier abord, ne semblait pas réellement réjouissante.

Je ne peux m'empêcher de repenser à l'écosystème curieux qui s'est établi sous terre où, par un échange de bons procédés, les rats et les hommes cohabitent et se servent l'un de l'autre pour subsister. Cette visite aura été l'occasion d'un voyage hors du temps, et j'ai bien du mal à concevoir que les égoutiers travaillent encore avec des outils et des techniques qui n'ont pas tellement évolué depuis le XIX^e siècle.

Enfin, assis sur la banquette de mon train de banlieue, les yeux dans le vague, j'en viens à réaliser la futilité des métiers des affaires face à une profession si peu considérée, si éprouvante et dangereuse, et surtout si indispensable que celle d'égoutier.

F.P.

LE PLAN DES ÉGOUTS DE PARIS



Réseau
 Collecteur principal
 Collecteur secondaire
 Déversoir d'orage

Ville de Paris

SIAAP

Usines de pompage

Déversoirs d'orage

- 1 B° Périphérique Est-Vincennes-Charenton
- 2 Bièvre

- 3 Alma Rive-Gauche
- 4 Trois baies
- 5 Bugeaud

- 1 Charenton
- 2 Watt
- 3 Tolbiac - Masséna
- 4 Chamonard
- 5 Austerlitz
- 6 Mazas

- 7 Montébelllo
- 8 Cité
- 9 Alma
- 10 Auteuil
- 11 Clichy

Bassin de stockage "Proudhon"



ÉGOUTIERS : LES HOM



À Paris, sous les pavés, ce sont près de 2.400 kilomètres de galeries qui charrient chaque jour entre 600.000 et 900.000 m³ d'eaux usées, excréments, graisse, eau de javel...

R..., égoutier de Paris à la SAP (Section d'Assainissement de Paris), a accepté de répondre à quelques questions sur les égoutiers, leurs conditions de vie, leurs revendications et leur place dans la société.

Combien de personnes travaillent-elles dans le réseau des égouts de Paris ?

Nous sommes environ 320 égoutiers, chef égoutiers compris. Avec le personnel administratif de type agent de maîtrise, qui descend occasionnellement dans le réseau, cela fait un total de 450 personnes pour la fonction publique parisienne. On ne peut pas chiffrer les égoutiers du privé ou des Eaux de Paris, mais on doit être un peu plus de 1000 sur la capitale, au total.

Combien de temps un égoutier passe-t-il sous terre quotidiennement ?

Un égoutier travaille sur une plage horaire de six heures quarante par jour, et peut passer jusqu'à six heures quotidiennes en réseau – tout dépend

du temps de transport pour rejoindre son point de descente.

Les égoutiers travaillent-ils dans de bonnes conditions ?

Il faut savoir que les égoutiers, de par leur profession, meurent dix-sept ans plus tôt que la population française de référence. On doit cela à l'environnement dans lequel on travaille : les égouts sont remplis d'un mélange de bactéries diverses et variées, de virus, de gaz tel que l' H₂S – l'hydrogène sulfuré. Il y a aussi les polluants de la route, dus au ruissèlement d'eaux de pluie sur la chaussée, les gaz de pots d'échappement, les pollutions industrielles sauvages - trichloréthylène, acide, ammoniac, chlore, white spirit... Et c'est sans compter tout ce que les gens déversent dans leurs toilettes !!

MMES SOUS LA VILLE

Dans ces conditions de travail, les outils mis à disposition des égoutiers ne semblent-ils pas un peu archaïques ?

Il est vrai que les techniques et outils semblent archaïques, mais c'était tout de même efficace pour l'époque. Aujourd'hui, on est équipé de talkie-walkie pour communiquer, mais ceux-ci ne passent pas partout, donc on utilise toujours la vieille méthode : taper sur la canalisation, pour que le collègue de dessus réponde, ou prévienne en tambourinant avec le marteau de trappe sur la chaussée. Les masques à gaz ne servent pas à grand-chose. En réalité, ce sont des masques de fuite : ils servent à se protéger le temps que l'on évacue le réseau en cas de gaz. Mais ils sont compliqués à utiliser, et les agents préfèrent retenir leur respiration, ce qui est souvent plus efficace. La faune est, encore aujourd'hui, un bon indicateur de la santé du réseau et de l'évaluation des risques. On sera beaucoup plus alerte devant un cimetière de rats sur 20 mètres de galerie qu'en les voyant courir lorsqu'ils nous aperçoivent.

Cela semble être un monde à part...

Oui, complètement. C'est un autre monde, et le temps ne passe pas à

la même vitesse. On est en permanence sur le qui-vive, on n'a pas le droit à l'erreur, l'atmosphère glauque qui y règne est incomparable, sans parler de l'odeur !!

Existe-t-il une sorte de fraternité entre les égoutiers ?

Il existait, il y a encore quelques années, une réelle fraternité entre les agents. Mais on s'aperçoit que les mentalités ont évolué : il y a plus de jeunes, et les anciens ont du mal à se faire respecter ; il y a un choc des générations, qui est néfaste pour le métier, car la solidarité est essentielle dans les égouts. Le danger est permanent, et la vigilance des collègues évite souvent des accidents.

Un exemple ?

J'en ai un qui n'est pas banal ! Lorsque j'étais égoutier stagiaire, accompagné de mon chef d'équipe dans le réseau, j'ai senti comme un courant d'air, et un bruit sourd s'est fait entendre. Je ne savais pas ce que c'était, et mon chef m'a attrapé le bras et m'a conseillé de courir – bien que cela soit interdit dans les égouts, notamment à cause des risques de choc frontal avec les canalisations ! Je le suivais et, en me retournant brièvement,

j'ai vu pourquoi mon chef avait eu cette réaction vive : une montagne d'eau déferlait sur nous ! Il s'en est fallu de peu pour que celle-ci nous entraîne, mais le professionnalisme de mon chef d'équipe nous a permis de remonter l'échelle avant que le plan d'eau n'envahisse notre portion de réseau. Vous vous demandez sans doute ce qu'il se passait : une piscine municipale à tout simplement vidangé le contenu de ses bassins sans aucune autorisation, et aurait pu nous tuer. Je ne suis pas prêt d'oublier cette expérience, et je remercie encore mon chef qui, par son professionnalisme, m'a sauvé la vie.

Au-delà de la dimension purement professionnelle, les égoutiers ont-ils conscience de l'intérêt historique de leur cadre de travail ?

Non, les agents n'y pensent pas forcément. À la Visite Publique des Égouts, au Pont de l'Alma, on explique l'histoire des égouts, le pourquoi et le comment... mais les jeunes égoutiers eux-mêmes sont peu intéressés par l'historique de leur métier en général.

Quelles sont alors les motivations d'un jeune, aujourd'hui, pour rejoindre les égoutiers de Paris ?

Les égoutiers de Paris choisissent ce métier à 95 % pour le bénéfice de partir en retraite anticipée à 52 ans, et également pour le salaire : pour un

jeune sans expérience et sans diplôme, la rémunération dépasse le SMIC dès son entrée aux égouts. Les 5% d'égoutiers restants sont pour certains des passionnés de spéléologie, alors que d'autres n'ont pas eu le choix, sans autre offre d'emploi mais souvent avec une famille à nourrir. Au final, 20% maximum des égoutiers exercent cette profession par amour du métier. Ce n'est pas un métier que l'on fait par passion au départ, mais quelques agents se passionnent pour celui-ci au fil des années - certains ont même des blogs sur le net.

Départ en retraite anticipée, rémunération attractive... Trouvez-vous que ces avantages soient suffisants ?

Non, bien sûr. Ces avantages sont maigres par rapport aux risques de notre métier. Nos primes ne comptent pas pour la retraite, que la réforme Fillon-Sarkozy a repoussée de deux ans. Nous voulons pouvoir prétendre à un départ en retraite à taux plein à 50 ans, comme cela était avant cette réforme ! Nous voulons que nos primes comptent pour le calcul de la retraite !

Si vous aviez l'opportunité de changer de profession, laisseriez-vous le métier d'égoutier à regret ?

Oui, un peu. C'est un métier d'intérêt public, même si les gens ne se rendent pas compte de cela. Sans les égoutiers, on vivrait

dans les mêmes conditions sanitaires qu'au Moyen-Âge.

Lorsque vous parlez de votre profession aux gens de votre entourage, quelle est leur première réaction ?

C'est souvent la surprise, car notre métier est méconnu du public, surtout en province. Quand nous leur expliquons ce qu'on fait et les risques que cela comporte, les gens nous trouvent courageux de faire ce métier, mais expriment également un peu de dégoût... surtout quand ils s'imaginent à notre place !

Si vous deviez résumer votre métier en une phrase ?

Je dirais que c'est un beau métier exercé par des hommes courageux, qui assurent la salubrité publique et permettent par leur professionnalisme que des millions de personnes ne meurent plus de maladies telles que la peste ou le choléra, maladies qui étaient autrefois transmises par les rats.

Propos recueillis par F. Poidevin

LES MISSIONS D'UN ÉGOUTIER

L'égoutier entretient et nettoie les canalisations d'assainissement et les ouvrages qui s'y rapportent sous la voirie et dans les stations de relèvement et de pompage :

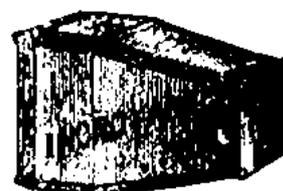
- Il visite le réseau dans le but de détecter des anomalies (obstructions, débordements)
- Il assure l'entretien, la surveillance, le curage et le nettoyage du réseau

d'évacuation des eaux usées ou pluviales (canalisations et regards)

- Il débouche les canalisations
- Il peut colmater les fuites sur les conduites et si nécessaire effectuer les réparations courantes des ouvrages et des réseaux d'assainissement.

Source : <http://www.emploi-environnement.com/>

C^o FRANÇAISE DES CYCLES TRIUMPHATOR
 La seule marque garantissant
 ses MACHINES 5 ANS
VENTE A CRÉDIT
 Demander catalogue
 60 bis, rue de Montreuil, Paris

Si vous voulez faire de la PHOTOGRAPHIE
 si vous en faites, rappelez-vous que la plus importante habitude à adopter est la Photographie Vulgarisatrice, 6 et 8, Rue des Filles-du-Caluire, Paris. Demandez son grand et splend. Catal. illust. Ne pas confondre avec aucun autre.

L'HUMEUR DES ÉGOUTIERS

Comment les égoutiers perçoivent-ils leur environnement professionnel ? C'est la question que nous leur avons soumise à travers un questionnaire diffusé sur la page internet des Égoutiers de France via le réseau social Facebook.

Avec une petite dizaine de sondés seulement, ces réponses ne sont pas forcément représentatives de la réalité.

En majorité, les égoutiers exercent ce métier par choix plutôt que par nécessité.

Ils sont également 60% à se dire satisfaits ou très satisfaits de leur métier, malgré que seulement 40% d'entre eux se sentent bien entourés.

80% sont fiers d'exercer ce métier, mais 30% se sentent déconsidérés.

Dans leur très grande majorité, les proches des égoutiers montrent de l'intérêt ou de l'étonnement vis-à-vis de cette profession.

EXPRESSION DE SOI

Contrairement à de nombreuses professions, égoutier n'est pas un métier dans lequel un homme peut

exprimer sa personnalité ou son individualité, comme le souligne Rastar : « Je ne crée rien de personnel. Aurais-je une façon de siffloter particulière en fixant un câble ? En donnant un coup de pelle ? Ne pas être assimilé au milieu dans lequel on travaille est, me semble-t-il, un enjeu personnel et collectif fort ! »

Un certain nombre de valeurs sont pourtant primordiales dans ce métier, et rallient tous les égoutiers : respect, confiance et solidarité.

L'AMOUR DU MÉTIER

Le sentiment de rendre un service indispensable à la société est l'une des plus grandes fiertés de ce métier. « Le rôle que l'on joue au sein de la société n'est pas anodin », rappelle Jean. Certains égoutiers apprécient également la tranquillité souterraine, ou au contraire la diversité des personnalités rencontrées.

LES INCONVÉNIENTS

Si l'environnement insalubre (et les maladies qui y sont liées), les méthodes de travail archaïques et les consignes de sécurité peu adaptées au terrain (et « pondues par des

mecs qui n'ont jamais mis les pieds dans un égout » selon RatAttack) sont les principaux points négatifs de cette profession, le manque de considération de la hiérarchie vis-à-vis des égoutiers est aussi un enjeu important pour la majorité d'entre eux, ce qui explique sans doute le fort syndicalisme de la profession : « on oublie bien trop souvent que nous sommes des professionnels dans notre domaine, au même titre que le sont les pompiers et tout autre corps de métier, » explique Jean.

UNE AUTRE VISION DU MONDE

S'ils reconnaissent que leur personnalité n'a aucune forme d'influence sur leur profession, l'inverse n'est pas vrai.

Travailler dans les égouts offre une vision inédite du monde ouvrier, et ouvre à une nouvelle analyse politique

du monde du travail, confie Rastar. Le respect de l'environnement est aussi une valeur mise en exergue par cette profession.

LE DANGER

Pour beaucoup d'égoutiers, le fait le plus marquant est le décès d'un collègue, ce qui prouve bien le danger omniprésent dans les réseaux souterrains. « Chaque jour et chaque descente est particulière, un égout est dangereux à partir du moment où l'on y met les pieds, » confirme Jean.

« Le détachement affiché avec le risque, la mort et qui s'exprime par l'humour, l'agressivité, la connivence et la promiscuité fait qu'on vit des trucs dans un univers clos, intime et que de là naissent des réflexes, des attentions difficilement exprimables, » conclut Rastar.

Voulez-vous Photographier le Jour et la Nuit ?
 en plein soleil, à l'ombre, par temps pluvieux.
 DEMANDEZ LE GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ gratis et franco à
J. GIRARD & C^{ie}
 44, Rue de Valenciennes, PARIS
 dans lequel vous trouverez des Appareils toujours récents et dans les perfectionnements
 MÉCANISME ADMIRABLE
 LUBRIFICATION INCOMPARABLE
 OPTIQUE DE GRANDE MARQUE ...
20, 25 et 30 MOIS DE CRÉDIT Meilleur Marché de TOUT PARIS



IVROGNES corrigés à 6 mois même à leur insu par le LUPÉRIEUX de LUPÈRE, 1907. 20 ans de succès ! cure IQ. SEUL DÉPÔT: LUPÈRE, 32, r. Bournauld, Paris. Notice gratis.

Istec L'Institut supérieur des sciences, techniques et économie commerciales est la grande école parisienne de commerce par excellence !
 12, Rue Alexandre Parodi, Paris
 Téléphone: 40.03.15.68



VOULEZ-VOUS RIRE ??
 Demandez tous à DONADEY, 53, R. N.-D.-de-Nazareth, Paris ses Catalogues illustrés de farces, attrapes, surplôm., cartes, lettres d'Avril, phys. amus., truc. taéd., chansons, monol., instr. de musiq., bijoux, cartes postales, imageries p. fêtes, art. utiles. Envoi gratis.



MANUFACTURES GÉNÉRALES D'ARMES ET MAISON POTIER RÉUNIES
 LACOMBE & C^{ie} Strasbourg
 VOUS POUVEZ AVOIR ET FAIRE
 PARIS DE 67/68
 DEMANDEZ CATALOGUE À LACOMBE & C^{ie} - LAMES - BARRY-STIEHLER



Je n'ai qu'une envie : en apprendre davantage sur les égoutiers. Pourtant, mon sondage auprès d'eux, diffusé sur la page Facebook des Égoutiers de France, obtient bien peu de réponses, par opposition à celui destiné aux spéléologues. Force est de constater qu'on parle plus volontiers de sa passion que de son métier. Je fais donc une relance, dans l'espoir de trouver un interlocuteur avec lequel aborder plus longuement la situation des égoutiers.

Plaisir, le 15 novembre 2012

La réponse est arrivée bien plus vite que prévu ! Si le taux de participation à mon sondage n'a pas exactement décollé, j'ai au moins trouvé un point d'entrée dans le monde des égoutiers : la clé m'est venue d'un égoutier ayant vu passé mon questionnaire. B... m'a ainsi envoyé le message suivant : «Bonjour, tu devrais contacter R..., c'est un ami, il en aura plus à te dire.»

Je ne me le ferai pas dire deux fois : devant mon clavier, je tâtonne un premier mail pour R..., un interlocuteur relativement bien placé pour me répondre, puisqu'il est l'un des représentants syndicaux des égoutiers de Paris. Lorsqu'il me semble enfin que je suis assez précis sur mes intentions, je l'envoie, et reste un instant songeur.

Plaisir, le 24 novembre 2012

Il aura en fait suffi d'un simple mail pour obtenir plus d'informations que n'aurait pu m'en apporter un sondage. En moins de dix jours, j'aurais ainsi réussi à prendre contact avec R..., fixer un rendez-vous, le retrouver dans un bar du XVe arrondissement, faire connaissance et récolter tous les morceaux du puzzle, un soir où l'on sent l'hiver venir.

Face à moi, bière à la main, droit et sûr de lui, R..., égoutier au caractère bien trempé, qui n'hésite pas à mettre les pieds dans le plat et me parler de la forte activité syndicale en ce mois de novembre.

Alors que je lui récite mes questions, il répond patiemment et précisément à chacune, jetant toutefois des coups d'œil nerveux à sa montre de temps à autres. Il n'est pas particulièrement curieux de mon projet, et se prête au jeu de l'interview avec la facilité du représentant syndical rodé à l'exercice.

Tout comme O..., il semble surpris que je lui demande comment son entourage perçoit sa profession. Je lui fais remarquer qu'en général, parler d'égout n'est pas du goût de tous, justement. Je prends son sourire pour de l'approbation, mais il me contredit pourtant, et nuance : si les égouts rebutent, la profession en elle-même attire la sympathie et l'admiration, ce qui était effectivement mon ressenti à l'issue de ma visite du musée.

Lorsqu'il me semble que ma soif de réponses est assouvie, et qu'il serait malheureux de retenir R..., qui a déjà pris de son temps pour me présenter sa profession, je le remercie chaleureusement et lui assure que je lui enverrai le résultat final de mon enquête sur les égoutiers : ceux-ci ont été présentés précédemment sous la forme d'un Petit Journal de treize pages, où j'ai essayé de retranscrire fidèlement mon expérience des égouts.

Une Conclusion sur cette Deuxième Partie

« La psychanalyse nous propose un pèlerinage aux sources mais en passant par les égouts. »

- Gilbert Cesbron

Cette seconde partie, portant sur les égoutiers, nous aura permis de mettre en lumière plusieurs aspects du monde souterrain :

- Un monde à part : le « monde souterrain » est bien distinct de celui dans lequel nous évoluons au quotidien : le temps et l'espace y sont déformés, la faune y est l'alliée des Hommes, les outils de travail sortent tout droit d'une autre époque, et l'on y retrouve des objets d'un autre temps.

- L'omniprésence du danger : travailler dans les égouts reste aujourd'hui encore, et malgré toutes les précautions, une profession à risques. La vie d'un égoutier est tronquée de dix-sept ans, sans compter les dangers de l'environnement de travail : maladies, blessures, incidents divers...

- Le mystère : malgré le dégoût que les égouts peuvent provoquer, ils restent source d'imagination (dans *Les Misérables*, Victor Hugo y perd Jean Valjean) et de légendes urbaines (et je ne parle pas de tortues mangeuses de pizzas). Les 100 000 visiteurs annuels du Musée du Pont de l'Alma sont bien la preuve que le réseau d'assainissement des eaux de Paris intrigue.

- Une vérité enfouie : alors que tout semble fonctionner comme par enchantement lorsqu'on ouvre un robinet, qu'on prend une douche ou qu'il pleut dehors, il y a, caché sous les pavés, un réseau bien réel, et des hommes et des femmes dévoués à la salubrité des villes et des populations. Sans cette réalité repoussante, la ville de Paris n'aurait pas le beau vernis qu'elle arbore. Entre animaux dont on se débarrasse, produits toxiques déversés sans le manteau, mégots jetés nonchalamment... les égouts recèlent d'une forme de vérité sur l'Homme que l'on ne voit pas en surface.

Sources :

Musée des Égouts de Paris
Facebook, Page des Égoutiers de France
Wikipédia
www.egouts.tenebres.eu
Trip Advisor

PARTIE 3 : DES SOUTERRAINS
DANS LA CULTURE CONTEMPORAINE

Des Souterrains dans la Culture Contemporaine

« Les sources de la beauté sont souterraines et secrètes. » - André Maurois

Plaisir, le 6 décembre 2012

Il y a presque deux mois, une affaire vraiment glauque faisait la une des journaux. Je ne suis pas du genre voyeur, et ces histoire me fichent franchement la nausée - mais encore une fois, il y en a tellement, des faits divers comme celui-ci, qu'il en devient malheureusement banal.

Non, ce qui a retenu mon attention, c'est d'avoir ouvert le journal, le 12 octobre dernier, pour tomber sur cette photo, occupant un bon tiers de la page :



(LP/MATTHIEU DE MARTIGNAC.)

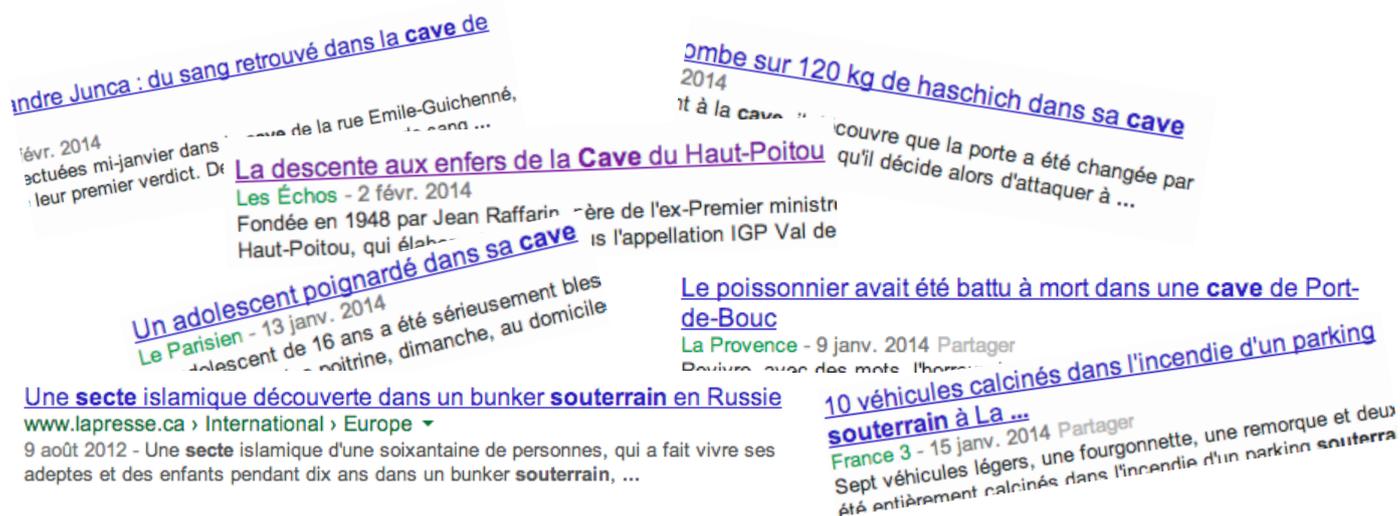
Ce qu'il y a d'absolument fascinant dans la façon dont l'information est traitée ici, c'est le choix iconographique. L'article explique les tenants et aboutissants d'une décision de justice polémique relative à une série d'agressions ayant eu lieu entre 1999 et 2001 à Fontenay-sous-Bois. L'actualité est donc faite par une cour de justice, et non par ces violences, qui remontent mine de rien à plus de dix ans. Or ici, ni avocats, ni tribunal ; rien de cela : on nous donne à voir une cave poussiéreuse aux faux airs de prison, avec ses murs de parpaings, sa porte en ferraille rouillée et ses chaînes à verrou.

Le contraste entre le titre *Pourquoi cette décision suscite la polémique* et le choix de la photographie est saisissant - il n'y a aucun lien direct. La légende est indispensable à la compréhension : *C'est dans cette cave, notamment, que Nina a subi...* Le « notamment » me met la puce à l'oreille : cette cave n'est qu'un élément parmi tant d'autre, dans cette affaire. Elle n'est certainement pas représentative du cas juridique évoqué dans l'article. Une question s'impose alors à moi : pourquoi ce choix d'illustration ?

La question est rhétorique, et la réponse coule bien sûr de source : *Ça Fait Peur !*

Et qu'on ne vienne pas me dire que le journaliste a fait un choix anodin et parfaitement équitable : moi-même, qui ai pourtant l'habitude depuis plus de vingt ans d'aller chercher mon VTT à la cave pour des petites balades dominicales, je tremble en voyant cette photo. Qu'on se le dise : une cave, c'est sombre, c'est glauque, c'est sous terre, bref : ça fout les chocottes.

Si nous n'en sommes plus à croire que l'Enfer est sous terre (aujourd'hui, « L'Enfer, c'est les autres. » ce qui n'est pas beaucoup plus rassurant en fin de comptes), il y est encore et toujours associé une notion, un imaginaire mauvais, que les médias se plaisent également à relayer allègrement :



L'angoisse, la claustrophobie, l'exiguïté... Sous terre, on ne vous entend pas crier, il est donc normal que les médias se soient emparés de ce monde d'isolement pour faire trembler dans les chaumières.

Mais il n'y a pas que les médias qui jouent de nos peurs...

Tous comme les médias, les auteurs de littérature exploitent l'imaginaire lié au souterrain ; on distingue deux tendances littéraires associées au sous-sol.

La première est bien évidemment le fantastique. Chez Gaston Leroux, par exemple, l'auteur du génial *Fantôme de l'Opéra* (1910) imagine sous l'Opéra Garnier un dédale de passages secrets et un vaste lac souterrain alimenté par le Grange-Batelière, ru moyenâgeux descendant de la Butte Montmartre. Un îlot y est le refuge du monstrueux personnage éponyme qui tentera de séduire la ravissante Christine. L'histoire se base sur deux faits réels : d'abord, l'incendie du Bazar de la Charité en mai 1897 ; et d'autre part, la présence effective sous l'édifice de trois bassins de béton visant à le stabiliser (le Grange-Batelière, pour sa part, coule sous le Printemps Haussmann, à quelques centaines de mètres de là). Au cours du roman, il est plusieurs fois fait référence au lac Averno et au Styx.

Un peu moins de quarante ans plus tôt, en 1864, Jules Verne publiait *Voyage au Centre de la Terre*. Suite à la découverte d'un mystérieux cryptogramme, le professeur Otto Lidenbrock se rend en Islande où il trouve le chemin menant, comme l'indique le titre de l'œuvre, au centre de la Terre. Le sous-sol est de nouveau le refuge de monstres, ici des créatures préhistoriques. Rappelons que la paléontologie avait émergé moins d'un siècle plus tôt (d'où un engouement pour les dinosaures), et qu'il était impossible de déterminer avec certitude, pas plus qu'aujourd'hui, ce qu'il y avait exactement sous nos pieds. Car oui, si l'auteur avait été un visionnaire sur de nombreux sujets (le sous-ma-

rin ou le poulpe géant de *20.000 lieues sous les mers*, la fusée de *De la Terre à la Lune...*), il a été bien incapable de deviner ce qu'il y a réellement sous terre*.

D'autres ouvrages, malheureusement basés sur la réalité, décrivent un univers souterrain malsain : je pense notamment à *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée*, biographie de Christiane Felscherinow : le titre original, *Wir Kinder vom Bahnhof Zoo* (soit « Nous, les enfants de la station Zoo ») met en avant ce haut lieu de la prostitution et de la drogue d'alors. La station berlinoise Zoo et son réseau de métro étaient en effet, il y a quarante ans, un véritable enfer de débauche.

Dans un genre tout à fait différent, les auteurs de polars d'aujourd'hui n'hésitent pas à jouer la carte gagnante du sous-sol effrayant pour trucider leurs victimes : Maxime Chattam dans *La Promesse des Ténèbres* ou *In Tenebris*, Frank Thilliez dans *Train d'Enfer pour Ange Rouge* (même s'il est regrettable que ce dernier semble avoir été écrit avec les pieds) et bien d'autres.

Heureusement, le monde souterrain peut aussi être associé à l'abri, la protection dans la littérature: l'incipit de *Bilbo le Hobbit* ne commence-t-il pas par ces mots célèbres : « In a hole in the ground there lived a hobbit » (sobrement traduit dans l'édition française: « Dans un trou vivait un hobbit »).

Pour ceux qui auraient vécu sur Mars ces vingt dernières années, un hobbit est un semi-homme aux pieds poilus et n'aimant rien plus que la routine et le confort. Le sous-sol est ici source de tranquillité - en quelques sortes, pour vivre heureux, vivons cachés.

C'est aussi le cas du comics ayant inspiré la fameuse série animée *Teenage Mutant Ninja Turtles* (K. Eastman et P. Laird, 1984) : les égouts de New-York y sont un refuge pour une bande de tortues casse-cou (dont, comme les Rois mages, les Jackson Five ou les sept nains, on oublie toujours le nom du dernier). Et je n'hésiterais pas à citer dans la même phrase Donatello, Jean Valjean et Jean-Baptiste Grenouille, qui tous trois se réfugient sous terre : dans *Les Misérables* de Victor Hugo, les égouts sont une échappatoire ; dans *Le Parfum* de Süskind, le héros mal-aimé trouve refuge dans une grotte loin des Hommes.

Bien plus qu'un refuge, avec beaucoup de chance, le souterrain peut abriter un véritable trésor (qu'il s'agisse de *l'Ile au Trésor* de Stevenson, d'*Aladin*, du *Hobbit* de Tolkien, d'*Ali Baba et les quarante voleurs...*). La liste est encore longue, mais j'en finis ici pour la partie littéraire : le souterrain est source de fantasmes, que ce soit dans le négatif comme dans le positif.

Plaisir, le 15 décembre 2012

Se cogner le petit orteil dans un carton de déménagement est suffisamment douloureux pour ne pas vouloir s'y reprendre à deux fois, et pourtant... A la douleur subite qui me paralyse le pied, je m'en veux d'avoir laissé traîner le carton complet de ma collection de DVD juste au pied de mon lit (ce qui en dit long sur ma faculté de rangement et d'organisation).

Se lever la nuit pour aller taper dans le frigo en devient une torture.

Alors que je parviens à sentir le battement de mon cœur dans mon petit doigt de pied rougi, je me

dis que l'occasion est trop belle : il est deux heures du matin, je n'ai pas sommeil et encore moins le courage de clopiner jusqu'à la cuisine. En revanche, et puisque nous parlons de DVD, je peux avancer dans mon Défi Personnel en envisageant de quelle manière le souterrain y est exploité.

Comme mon frère se plaît à le répéter, « si le livre est plus épais que le DVD, regarde le DVD », ce qui explique qu'avant de lire *Le Fantôme de l'Opéra*, j'ai acheté la comédie musicale : le souterrain y est source d'inspiration cinématographique **et** musicale !

Sans surprise, le souterrain est exploité au cinéma de la même manière qu'il l'est dans la littérature : principalement dans le but d'effrayer le spectateur, en premier lieu dans les films d'horreur : *Catacombs* ou l'excellent *The Hole* avec Keira Knightley en sont la preuve : le spectateur a peur de ce qu'il peut se passer sous terre. Cela est principalement dû à la peur du noir, d'où peuvent surgir toutes créatures étranges et malfaisantes. Pourtant, je ne peux m'empêcher de penser qu'il y a un lien entre notre peur du monde souterrain étouffant et effrayant tel que notre culture nous l'impose depuis la nuit des temps (cf les 42 pages précédentes) et l'usage qu'il en est fait dans ces films d'horreur. Dans un style très différent, *Buried* joue également sur cette peur, celle de se retrouver coincé sous terre.

Les films où les souterrains sont synonymes de richesse sont rares : si dans *Indiana Jones* le sous-sol est coffre au trésor (arche d'alliance, graal...), ce trésor est, à l'instar de celui de *Pirates des Caraïbes* plutôt source d'ennuis : temple maudit, Nazis en colère, etc. Les cavernes d'*Ali Baba* (Fernandel) et d'*Aladdin* (Disney) renferment des coffres d'or, mais une menace constante de mort.

Une Conclusion sur cette Troisième Partie

De nos jours, la vision du monde souterrain n'a pas vraiment évolué, il est toujours associé à la peur, au malsain, au malheur.

Les médias font de ce monde une source sans cesse renouvelée de frayeur : viols, mort dans des accidents de spéléologie, disparitions... il est peu étonnant que les gens s'intéressant au monde souterrain puissent être perçus comme bizarres.

Emboitant le pas aux médias, la littérature et le septième art exploitent cet aspect sombre du monde souterrain. Alors que les médias associent les sous-sols à toutes sortes de méfaits (le terme « underworld » en anglais - monde souterrain - sert d'ailleurs également à désigner les mafias et les trafics), les souterrains dans le septième art sont exploités pour leur potentiel en surprise effrayante - la peur du noir. En littérature, ils peuvent être menaçants ou source de tranquillité, abriter des monstres ou des hommes.

Quoi qu'il en soit, même lorsqu'il semble offrir des trésors, le souterrain reste une menace dans la culture contemporaine.

Sources :

Le Figaro, 12 octobre 2012
Gaston Le Roux, Le Fantôme de l'Opéra
Joel Schummacher, Phantom of the Opera
Jules Verne, Vingt-Mille Lieues sous les Mers
Voyage au Centre de la Terre, De la Terre à la Lune
Maxime Chattam, In Tenebris, La Promesse des Ténèbres
Frank Thilliez, Train d'Enfer pour Ange Rouge
J.R.R. Tolkien, Bilbo le Hobbit
Steven Spielberg, Indiana Jones
Disney, Pirates des Caraïbes
R. Cortès, Buried
J. Dante, The Hole
D. Elliot, Catacombs
J. Becker, Ali Baba et les quarante voleurs
Disney, Aladdin

* une étude publiée en 2014 par le géophysicien américain Michael Wysession conclut en la présence, à 600 kilomètres sous nos pieds, d'un océan contenant l'équivalent de trois fois le volume d'eau des océans en surface. Cette découverte, si elle est démontrée (ce qui sera sans doute compliqué, puisque le trou le plus profond jamais creusé ne dépasse guère 12,3 kilomètres de profondeur « seulement ») donnerait une fois de plus raison à Jules Verne, qui l'imaginait déjà dans *Voyage au Centre de la Terre*.

PARTIE 4 :
LE SEPTIÈME CONTINENT

Une Enquête auprès des Spéléologues

« La spéléologie, c'est l'alpinisme de ceux qui ont le vertige » - Philippe Geluck

Houilles, le 10 janvier 2013

Trois mois - il y a trois mois, je mettais en ligne un sondage à l'adresse des spéléologues français et internationaux pour essayer de comprendre les tenants et aboutissants de cette activité à la fois fascinante et inquiétante : pourquoi, entre toutes, une personne a priori aussi sensée que vous ou moi voudrait-elle littéralement s'enterrer six pieds sous terre ?

Très honnêtement, je ne ressens pour ma part ni peur, ni incompréhension vis-à-vis de ce sport. Ayant moi-même visité quelques grottes et gouffres dans des conditions optimales (pour ne pas dire « aseptisées ») Padirac et d'autres, je peux comprendre cet amour du monde souterrain, ses beautés surréalistes et son calme. Pourtant, nombre de personnes auxquelles j'ai parlé de ce défi personnel m'ont considéré au mieux avec désintérêt, et dans le plus extrême des cas avec une vraie expression d'étonnement mêlé de peur - des gens s'aventurent-ils vraiment sous terre ? Croyez-le ou non, l'une de mes amies ne savait même pas ce qu'est la spéléologie. Bien sûr, je n'ai jamais pratiqué la spéléologie (cette activité qui consiste à repérer, explorer, étudier, cartographier et visiter les cavités souterraines) à proprement parler - jamais dans des conditions sauvages.

En réalité, la Fédération Française de Spéléologie (F.F.S.) compte un tout petit peu plus de 9.000 licenciés ; même si cela reste probablement loin du nombre réel de pratiquants dans tous les domaines de la spéléologie (sport, archéologie, géologie, hydrologie, topographie, photographie, plongée, canyoning...) il est tout de même à comparer aux 2,2 millions de licenciés de football, 1,1 million de tennismen, aux 650.500 licenciés d'équitation ou même aux 316.000 licenciés de... pétanque ! Cela explique sans doute la relative méconnaissance de cette activité pourtant vieille comme le monde. Qui la pratique ? Dans quelles conditions ? Dans quel but ? Autant de questions auxquelles il me faudra trouver réponse.

Ma mère est une grande passionnée qui a ses phases - Marie Stuart, Bernadette Soubiou, l'Auberge Rouge, les États-Unis, Marie-Antoinette... - si bien qu'en l'espace de quelques jours ou semaines, elle sera incollable sur n'importe quel sujet aléatoire duquel elle se sera amourachée.

Par une chance presque (presque !) insolente, elle sortait en octobre dernier tout juste de sa période spéléologie, et j'étais certain qu'elle serait un excellent point d'entrée dans cet univers.

Effectivement, en quelques mails et coups de téléphone, le questionnaire que j'ai rédigé pour l'occasion est déjà entre les mains d'une dizaine de spéléologues chevronnés :

« Bonjour ! Dans le cadre de mes études, il m'est offert l'opportunité de travailler sur un projet personnel et sociétal. J'ai choisi la vie souterraine : pourquoi les Hommes, destinés à vivre à la lumière du jour, choisissent (ou sont forcés) parfois de descendre sous terre, qu'il s'agisse de métro, grottes,

catacombes, égouts, mines... Je souhaite connaître leurs motivations, l'influence que cela a sur leur vie, et ce que cela révèle de notre société... Si vous pratiquez la spéléologie, en débutant, simple amateur ou spécialiste, votre opinion m'intéresse !! »

De mon côté, j'envahis littéralement les chats et les forums dédiés à la spéléologie, et reçois l'aide aussi spontanée que bienvenue de quelques passionnés - journalistes, membres de la Fédération, Français et étrangers...

Alors que je m'attendais tout au plus à une cinquantaine de réponses désintéressées, je croule bientôt sous plus de 300 réponses du monde entier, toutes plus détaillées les unes que les autres, et toutes très personnelles. La lecture attentive de chaque réponse est longue et fastidieuse, et tellement, tellement instructive sur bien des points inattendus.

J'ai bien conscience que les résultats de ce sondage n'ont pas valeur d'universalité, et seront forcément réducteurs de la diversité des personnalités exprimées.

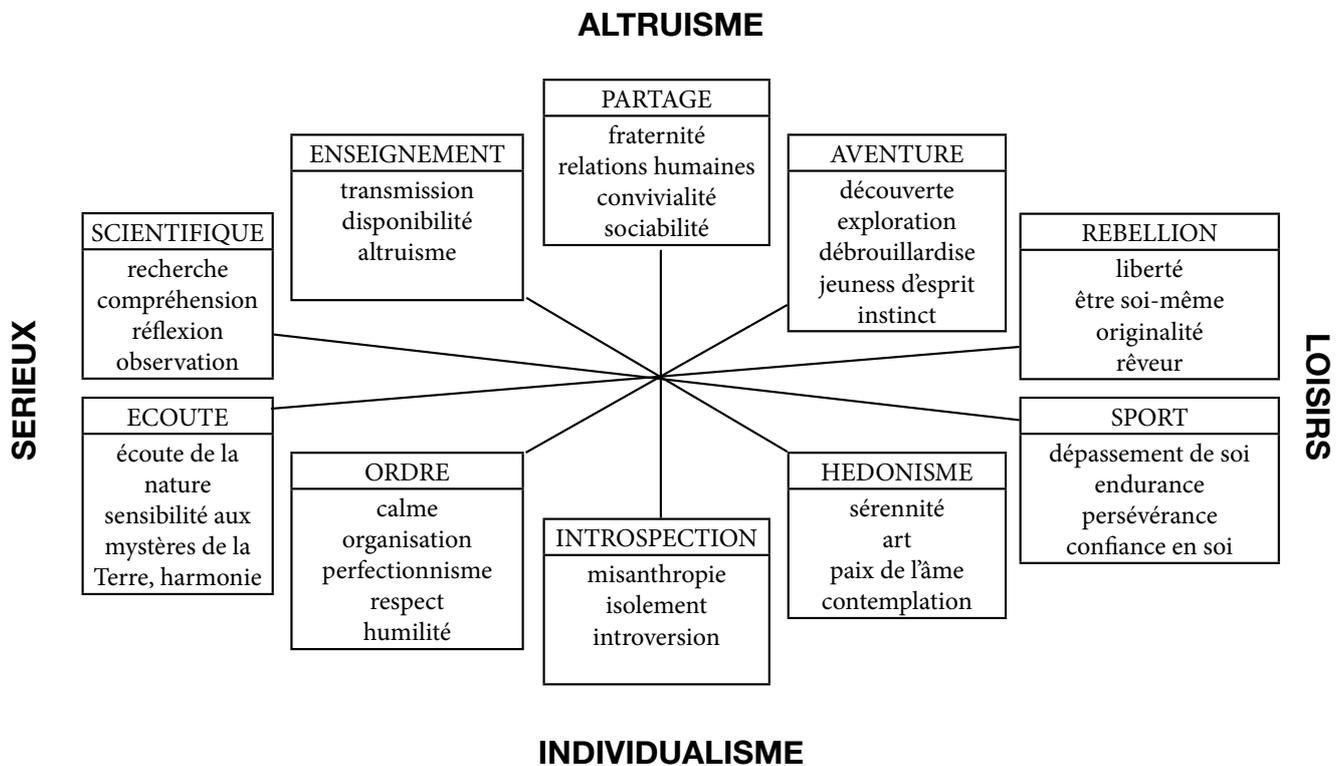
Néanmoins, j'espère de tout cœur que cette synthèse ne sera jamais trop loin de la réalité.

Houilles, le 13 janvier 2013

Je vais me consacrer aujourd'hui aux différents aspects de la personnalité du spéléologue - c'est à dire la première question de mon sondage : quel aspect de votre personnalité trouvez-vous que la spéléologie reflète le mieux ?

Quelques personnes m'ont bien entendu fait remarquer qu'il y aurait sûrement autant de réponses que de sondés. Pourtant, de toutes ces réponses, il est possible de tirer dix typologies différentes permettant d'englober la totalité des personnalités exprimées.

Il ne s'agit pas évidemment de classer strictement les spéléologues dans des catégories manichéennes à la manière de papillons sous une vitrine, mais plutôt d'établir des grands axes permettant à tout un chacun de se positionner en fonction de ses goûts.



Nous voyons que cinq grands axes se dégagent :

PARTAGE # INTROSPECTION

AVENTURE # ORDRE

ECOUTE # REBELLION

SCIENTIFIQUE # SPORTIF

ENSEIGNEMENT # HEDONISME

Il n'est pas impensable qu'un scientifique puisse aimer l'aspect sportif de l'activité, c'est pourquoi il est en réalité possible de se positionner graduellement sur l'axe, comme pour toutes les catégories détaillées ci-après.

SCIENTIFIQUE : le scientifique attache à la spéléologie une dimension cartésienne : l'observation, la réflexion, la compréhension, en général dans un but professionnel (minéralogie, géologie...). Il analyse les données dans le but d'en tirer un savoir.

ENSEIGNEMENT : l'enseignant cherche à transmettre la passion, le savoir qu'il a acquis. Il est toujours à l'écoute, disponible, et se pose en instructeur un peu paternaliste.

PARTAGE : au-delà de l'enseignement, et dans une démarche moins sérieuse, les partageurs viennent dans une optique conviviale d'esprit d'équipe, pas tant pour apprendre que pour établir des relations humaines.

AVENTURE : l'aventurier partage avec d'autres la curiosité, le goût de l'exploration, une débrouillardise improvisée et revendique une certaine jeunesse d'esprit.

REBELLION : le rebelle associe à l'aventure une grande notion de liberté, la possibilité de se démarquer de troupeau, d'être soi-même (sans costume social), original et anticonformiste, de laisser son empreinte.

SPORT : le sportif, à l'instar du rebelle, se libère des conventions pour fixer ses propres valeurs : le dépassement de soi, la persévérance, la volonté. Alors que le scientifique est dans l'analyse, le sportif est dans le ressenti.

HEDONISME : comme le sportif, l'hédoniste cherche avant tout à tirer un accomplissement, un bien-être - sans nécessairement avoir les courbatures. Il prend le temps de la contemplation. A l'inverse de l'enseignant, il ne cherche pas à transmettre un savoir, mais à atteindre un plaisir personnel.

INTROSPECTION : si l'introverti cherche le plaisir comme l'hédoniste, c'est moins par l'observation de ce qui l'entoure que par une plongée en lui-même, et la recherche d'une paix de l'âme. Contrairement au partageur, l'introverti ne cherche pas la compagnie, mais l'isolement.

ORDRE : l'ordonné, comme l'introverti, a besoin de calme. Sa démarche est orientée vers lui-même, mais aussi vers la nature, pour laquelle il ressent du respect et de l'humilité. Contrairement à l'aventurier, il a besoin d'un cadre organisé, perfectionné.

ECOUTE : si l'écouteur a besoin de calme comme l'ordonné, sa démarche est moins égoïste : il cherche à écouter et comprendre la Terre, pour un retour aux sources de la vie. Par sa fascination pour le mystère souterrain, il se rapproche du scientifique. A l'opposé du rebelle, il ne se sent pas libre, mais incombé d'une mission de préservation, de responsabilité.

L'un des répondants me fait la remarque qu'il est difficile de trouver les bons partenaires du premier coup, et qu'il faut parfois essayer plusieurs clubs. Aux vues de cette typologie, cela me paraît évident.

Houilles, le 15 janvier 2013

Comment les spéléologues sont-ils perçus par leur entourage ? C'est une autre question qui méritait d'être soulevée dans ce Défi Personnel.

Avant de continuer sur ce sujet, je tiens à m'excuser auprès de la Fédération Française du Bon Goût pour cette encre de couleur absolument vilaine, mais depuis le déménagement, je suis bien incapable de retrouver quoi que ce soit dans le fouillis ambiant. Je suis même assez surpris d'avoir trouvé ce quatre couleurs (je ne sais pas d'où il sort !) dont le violet est encore la couleur la plus sobre (faites moi confiance).

Or donc.

Comme je l'ai écrit un peu plus tôt, lorsque j'ai mentionné mon défi personnel à l'une de mes amies, celle-ci a ouvert des yeux étonnés, penché la tête sur le côté, et répété, comme pour s'assurer d'avoir bien compris : « spé-lé-o-lo-gie ». Lorsque je lui ai expliqué qu'il s'agissait là de passionnés de grottes

et de cavernes, sa première question a fusé : « Mais... pourquoi ils voudraient aller sous terre ? »

Il me semble que, comme nous l'avons vu, cela répond à un ou plusieurs aspects de leur personnalité, permet de l'assouvir. Pourtant, cette question soulevait un autre point : la méconnaissance de cette pratique. Dans la même veine, lorsque j'ai exposé mon idée de Défi Personnel au petit groupe de réflexion que nous avons formé en début d'année, ma proposition a été accueillie avec froideur : quel intérêt, franchement ? C'est un peu morbide, non ? Encore et toujours, l'imaginaire du souterrain effraye. Plusieurs sondés confirment le rôle des médias dans cette vision déformée : « sport très peu connu et surtout très mal médiatisé : seulement lorsqu'il y a un accident », « aller sous terre, c'est quand on est mort... six pieds sous terre », « la mauvaise image transmise par les médias », « elle (la spéléologie) a trop souvent une image négative », « dès que l'on parle de spéléo, c'est pour dire qu'une personne est bloquée »...

Il est clair que la spéléologie apparaît comme un sport à risque. Si beaucoup de pratiquants s'indignent de cette image, il faut reconnaître que le danger fait partie de cette activité : pour 3% des sondés, l'événement le plus marquant en spéléologie a été le décès ou l'accident grave d'un camarade. 3% semble peu, mais je pense que ce genre d'accidents mortels arrive dans 0% des cas sur des activités anodines comme la pétanque ou le baby-foot. Alors avec 40 déclenchements de secours en 2011, même s'ils n'étaient pas tous justifiés, on peut y réfléchir à deux fois dans le cadre d'une activité de loisirs. C'est un risque qu'il faut accepter de prendre (à titre comparatif, il y a deux accidents d'avion par million de vols).

Quoi qu'il en soit, ces accidents semblent sur-représentés dans les médias. Mais qu'en pensent les membres de l'entourage des spéléologues ?

Que ce soit en positif ou en négatif, la spéléologie ne laisse pas indifférent. En règle générale, la configuration est la suivante :

PARENTS : à moins que les parents ne soient eux-mêmes spéléologues, le sentiment dominant est la peur, l'appréhension

FAMILLE PROCHE (femme, époux, enfants) : l'intérêt et parfois l'inquiétude. La spéléologie est une passion très prenante, presque un mode de vie : il est primordial que la famille proche partage ou tout au moins comprenne cet intérêt. On sait quand on rentre sous terre, jamais quand on en sort. Il n'y a pas un planning précis, et le pratiquant est la plupart du temps injoignable.

LES AMIS : les amis partagent généralement ce centre d'intérêt, ce qui est le principe même de l'amitié : fonder des liens sur des intérêts communs, des personnalités proches.

LES AUTRES : le spectre des réactions est surprenant. En règle générale, l'incompréhension et la méfiance sont prédominants : « I'm crazy for what I do », « complete and utter f**ing nutter », « freaked out » (je suis fou de faire ça, un taré pur et dur, complètement flippé). Le respect et l'admiration sont aussi présents.

Je pense avoir fait le tour des différentes réactions. Si cette activité semble mal aimée, c'est surtout par méconnaissance, car elle peut apporter tellement lorsqu'elle est une passion partagée : beau-

coup y ont trouvé meilleur(e) ami(e), femme ou mari...

Cette activité permet aussi d'abolir les frontières sociales et, plus surprenant, les barrières des langues ; car ce milieu hostile force à se rapprocher et s'entraider. Les membres de spéléosecours sont tous bénévoles ; la spéléologie est aussi utilisée pour aider à la rémission des toxicomanes.

Ce contraste entre une société parfois égoïste et effrayée par la spéléologie qui rapproche les hommes est amusant. Mais n'est-ce pas justement cette société dans la société qui fait peur : que font-ils sous terre, loin des yeux du monde ? Pourquoi se cachent-ils ? En général, n'enfouit-on pas sous la terre des secrets gênant, un peu comme Midas ? Il faut dire ce qui est, c'est un peu notre spécialité :



Extraite d'*Industrie et Technologies*, cette photo illustre bien que nous mettons un point d'honneur à enterrer au sens propre comme au sens figuré les vérités qui nous dérangent - ici, un cimetière de déchets radioactifs potentiellement nocifs sous un laboratoire expérimental à Bure.

C'est peut-être aussi pour cela qu'inconsciemment, nous avons peur de ce qui peut se tramer sous terre.

Houilles, le 22 janvier 2013

De nos spécificités culturelles

D'une certaine manière, la spéléologie en dit long sur nos spécificités culturelles. Par exemple, lorsqu'on interroge les spéléologues sur leur sentiment lorsqu'ils retrouvent le grand air, les Britanniques sont les seuls à répondre « In need of a beer » (besoin d'une bière). Il est amusant de voir que pour un Anglais, une expédition sous terre sert à apporter du frisson dans une vie tranquille, et je ne peux m'empêcher de revoir la joie de Martin Freeman dans *Le Hobbit* (Peter Jackson) lorsqu'il court à travers champs, complètement débraillé : « I'm going on an adventure !! ». Deux réponses britanniques allant dans ce sens m'ont marqué : « You never know what is around the next corner » (on ne sait pas ce qui nous attend au prochain coin de rue) et « It's not your average Sunday afternoon walk » (ce n'est pas votre promenade habituelle du dimanche après-midi).

Il y a également une différence notable entre Américains et Français : alors que la majorité des Français vont sous terre pour partager une expérience (en famille, entre amis) les Américains le font pour s'isoler, se recentrer sur eux-même, avec notamment un goût très poussé pour le challenge. Pour en avoir discuté avec quelques Américains, la raison serait bien simple : les Américains sont beaucoup plus ouverts que les Français, ils lient contact facilement et organisent des fêtes souvent démesurées ; pourtant, l'amitié réelle et profonde, la confiance d'un Américain est difficile à gagner. Alors que les Américains sont dans un contexte de grands rassemblements superficiels, toujours entourés, le voyage sous terre permet de gagner en intimité, en profondeur, en vrai.

Les Français, de leur côté, sont moins ouverts (ne mentionnons pas les Parisiens !), peut-être plus individualistes. Le monde souterrain permet de se retrouver en confiance, avec des êtres chers, pour partager une passion en se fichant éperduement de la méfiance des « autres ».

Houilles, le 23 janvier 2013

Pour conclure cette quatrième partie sur la spéléologie, je voudrais citer quelques phrases, tirées des réponses à mon sondage, qui m'ont ému, marqué, ou fait sourire... et qui viennent appuyer tout ce qui a été dit ces huit dernières pages.

There is no reason why someone would choose to be in a cramped, dark, wet place

Il n'y a aucune raison pour que quelqu'un choisisse d'aller dans un endroit exigu, sombre et humide

It's a great place for weird people to do awesome things

C'est un endroit génial où les gens bizarres peuvent faire des trucs qui déchirent

Legacy - I was here and I did something significant, important, memorable, unusual - with my allotted time on Earth

Un héritage - j'étais là, et j'ai fait quelque chose de significatif, d'important, de mémorable, d'inhabituel - dans le temps qui m'était imparti sur Terre.

When you are underground, things are very different - think of a mermaid coming to land and walking for the first time

Quand je suis sous terre, les choses sont très différentes - imaginez une sirène qui viennent sur le rivage, et marche pour la première fois.

Everytime I get this helmet on and underground, I'm reminded how many secrets there are left to be discovered

Chaque fois que j'enfile ce casque et que je descends sous terre, il m'est rappelé combien de secrets restent encore à découvrir.

La première fois que j'ai amené mon fils sous terre, il n'avait pas trois ans, et dans son regard, j'ai revu l'émerveillement que j'avais ressenti lors de ma première descente

J'ai eu le sentiment de vivre ce que je lisais dans les livres

Ce qui m'a le plus marqué : le décès d'un camarade et surtout la sortie de son corps avec 150 spéléologues à faire une haie d'honneur, le tout dans un silence et un respect incroyable.

Un septième continent, un monde insoupçonné

It is a journey both into Earth and yourself

C'est un voyage, à la fois au fond de la Terre et au fond de soi.

Une Conclusion sur cette Quatrième Partie

Il est difficile de résumer en quelques pages 1,8m2 de tableaux Excel écrits en caractères minuscules, je me suis efforcé de faire au plus sommaire : un graphique à dix cases pour résumer des centaines de réponses, quelques citations qui permettent d'apercevoir le haut d'un iceberg d'expériences passionnantes... Je tiens à remercier tous les spéléologues pour le temps qu'ils auront accepté de me consacrer, et pour leurs réponses honnêtes, détaillées et intimes.

Nous l'avons vu, la spéléologie rassemble autant qu'elle isole, elle oppresse pour offrir de grands espaces encore vierges de toute pollution humaine, elle permet de voyager dans le temps et de trouver les vestiges d'un monde disparu à quelques mètres de la civilisation. Elle permet de surmonter les langues, les statuts sociaux, les maladies...

Promue par certains (« Tu n'as forcément rien de mieux à faire ! »), gardée jalousement par d'autres (« moins il y a de pratiquants, et plus l'environnement est sauvegardé »), la spéléologie est une activité qui en recouvre bien d'autres, et qui pourtant est en mal de pratiquants (certains y voient le reflet d'une société « vite fait, mal fait » qui cherche le réconfort avant l'effort).

Cette activité est à la fois inutile (pour la société capitaliste) et d'un grand intérêt personnel : elle permet de se redécouvrir, et d'oublier le temps d'une descente les soucis du quotidien pour devenir le héros de sa propre aventure, et repousser ses limites.

Cette étude aura été à la fois très instructive et terriblement frustrante, car comme dirait Jean-Philippe, quelque part à l'autre bout du web : « Mais qu'est-ce que vous faites encore derrière votre écran d'ordinateur, hein ? »



Alors ça! » ne pus-je m'empêcher de penser en me penchant sur la brèche sans fond dardée dans le béton et le calcaire entre la voie ferrée et la paroi. Si je ne savais à quoi m'attendre en m'engouffrant dans ce tunnel, il m'est paru évident au bout d'un quart d'heure interminable de marche dans l'obscurité, lorsque la lumière blafarde de la lampe torche de notre accompagnateur a déniché cette chatière, que rien de ce que je pourrais trouver ici ne serait prévisible ou imaginable.

Il était impossible, en scrutant cet ébrasement, d'imaginer qu'il pût être le seuil d'un vaste réseau courant sous tout Paris : non, certainement pas ce trou jonché de tessons de bouteilles, de canettes et de détritrus, et dissimulé sous une avalanche de graffitis.

Après quelques échanges de sacs, transvasements de matériel et de nourriture, et quelques consignes succinctes de sécurité, notre guide se faufila en premier dans le ventre de la capitale, bientôt suivi par mes compagnons d'infortune.

Alors que les éclats de lumière et les murmures commençaient à se faire plus faibles, engloutis par la noirceur opaque de ce terrier, je jetai un dernier regard à l'entour. Un point lumineux se balançait dans le lointain, à des dizaines - des centaines de mètres, peut-être, je n'aurais su le dire : nous ne serions pas seuls ce soir-là.



Je pris mon souffle et me décidai enfin à imiter mes camarades, et me jeter dans la gueule de cette monstrueuse ville souterraine.

Un dédale de galeries basses, parfois inondées à hauteur de genou (nous étions tout de même au niveau des nappes phréatiques) nous conduisit de curiosité en curiosité ; puits insondables, plaques d'anciennes rues parisiennes, relais téléphoniques d'époque et parfois, trente mètres au-dessus de nous, à portée d'échelons, une plaque d'égout, peut-être soudée pour bloquer l'accès au réseau, donnant sur un boulevard ou une place. Nous étions à la fois proches et loin de la ville - plusieurs fois nous est parvenu le grondement tout proche d'un métro.



Je marchais sans but, un peu au hasard, me laissant guider par le groupe, buvant tout ce que je pouvais de cette randonnée surréaliste à la lueur de nos lampes torches. Notre guide, lui, suivait bien sûr un parcours étudié à l'avance pour nous en mettre plein la vue.

Le principal intérêt des catacombes se trouve dans leurs salles, d'anciennes caves, cryptes ou sous-sols investis par les cataphiles (nom que

se donnent ces promeneurs clandestins), décorées de gravures et de fresques à thème, éclairées à la bougie et (ce qui est un luxe) où l'on peut se tenir debout. La Plage, le Cellier, KCP, Salle Z... chaque salle a sa légende et porte un nom tiré de ses caractéristiques, de sa décoration ou du pseudonyme de ceux qui l'ont « découverte ».



Certaines, immenses, accueillent régulièrement de grandes fêtes clandestines ; d'autres, plus confinées ou difficiles d'accès, invitent à une pause au calme, aussi courte que méritée, le temps de finir un paquet de chips ou d'admirer les chefs-d'œuvre muraux. D'autres enfin présentent un vrai intérêt historique : ancien bunker allemand, tombe, cabinet minéralogique... Ce soir-là, nous croisâmes quelques cataphiles de tous poils : jeunes et moins jeunes, scientifiques ou doux rêveurs. Ces rencontres, à chaque

fois brèves, furent toujours cordiales et ponctuées d'une politesse (« Bonsoir » ou « Bonne balade ») comme s'il était absolument banal de se croiser dans de telles circonstances. Il nous arriva une fois de nous installer à la table (en réalité, un bloc de béton armé emmené ici dieu sait comment) d'un jeune savourant un joint à l'abri de toute répression ou jugement moral.

Si quelques sujets anodins furent abordés (la dégradation de vestiges par des individus peu scrupuleux, quelques anecdotes d'expédition ou bons conseils pour le matériel), il ne nous a jamais été possible, sous terre, de pousser la conversation bien loin : la cataphilie est un monde très secret - d'aucuns diront paranoïaque - et personne ne révélera l'existence d'une entrée (il y en aurait pourtant 276, mais ce chiffre varie au moment même où vous lisez ces lignes, puisqu'il s'agit d'un vrai jeu du chat et de la souris entre les autorités qui ferment ces entrées et les explorateurs qui les rouvrent) ni ne déclinera sa vraie identité.



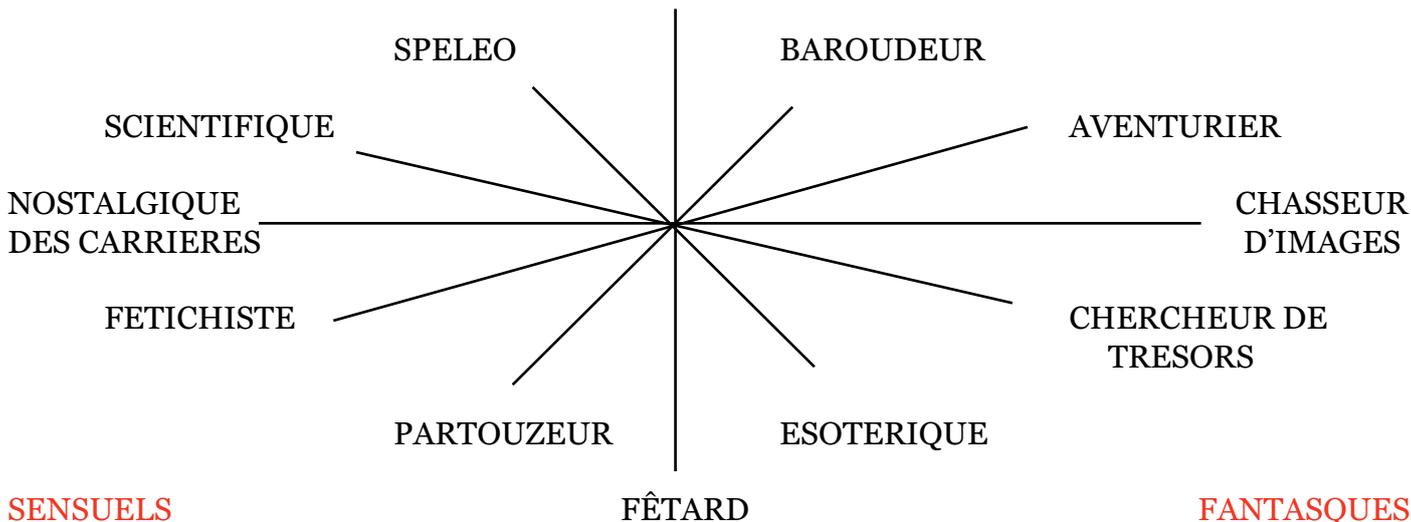
Les plans des catacombes, aujourd'hui dénichables sur internet, restent rares et jalousement gardés - à tel point que ce même interlocuteur essayera discrètement mais sans succès d'approcher son briquet pour « mieux voir » une carte qu'il avait visiblement l'intention de réduire en cendres, si cela n'avait été pour la vigilance de notre guide.

Si l'on croise toujours des individus louches - mais finalement pas plus qu'en surface - les carrières de Paris sont loin d'abriter la faune fantasmée par les médias (prêtres satanistes hard rockers, drogués, sans-abris...). On n'y croise plus les contrebandiers du XVIIIe siècle, les truands du XIXe siècle ou les bizutés du Quartier Latin de l'après-guerre. Dans son étude anthropologique *La Cité des Cataphiles*, Glowczewski classe les cataphiles en douze type.

SERIEUX

SPORTIF

CONQUERANTS



Si pour ma part, je n'ai pas trouvé une telle diversité (pour mémoire, ce schéma date de 1982 - j'ose espérer ne jamais y croiser un « fétichiste » ou un « partouzeur ») j'ai au moins pu constater quelques spécificités de cette société souterraine - un système rudimentaire de communication par tracts dissimulés dans les aspérités des parois, ou encore l'existence de communautés - qui reste très éloignée d'autres sociétés souterraines (je pense notamment au Mole People, une société de S.D.F. vivant supposément dans les souterrains de New York).

Certes, les catacombes sont une terre de non-droit, d'anarchie. Mais force est de constater qu'il y règne un ordre naturel. S'il est regrettable que certains profitent de cette impunité pour dégrader et profaner des monuments (vols, tags, détritrus... ce que les « cataffics », une section spéciale de la police, s'efforcent d'empêcher) il est néanmoins extraordinaire de pouvoir se promener à la fois coincés sous terre et paradoxalement plus libres qu'en surface (parce que cela est, précisément, hors-la-loi) - c'est un sentiment grisant que celui d'être un explorateur sur une Terra Nullius, de découvrir des vestiges et œuvres, témoignages de générations de cataphiles.



Car les catacombes sont aussi l'écrin de l'art : fresques et gravures, statues, maquettes... les anciennes carrières sont l'incarnation de la liberté artistique, comme si elles permettaient l'éclosion de l'imagination.

Houilles, le 15 Février 2013

Pour être retourné plusieurs fois dans les « catacombes non-officielles », je peux décrire précisément ce que m'apportent ces pérégrinations nocturnes : cette intimité et ces moments de partage simples et authentiques, le frisson de la découverte et de l'interdit, et par-dessus tout, cette possibilité de laisser tomber les masques, oublier les conventions qui nous emprisonnent et le regard des autres pour être *vrai*, enfin.

Je ne pourrai pas oublier le plaisir prendre le dernier métro, encore couvert de boue, ou de marcher en chaussettes dans une rue déserte, chaussures trempées à la main, les yeux rivés vers le ciel pour admirer des étoiles que l'on ne voyait plus, en se fichant éperdument de savoir si cela est convenable ou approprié.

Car lorsqu'un rare passant vous dévisage avec méfiance en réajustant sa cravate d'homme d'affaires chargé de soucis, vous pouvez hausser les épaules avec indifférence et murmurer tout bas, encore bercé de souvenirs hors-du-commun: « hé ouais, j'ai vécu une Aventure ».

Houilles, le 22 Février 2013

Si mes motivations me sont connues et reflètent peut-être une peur inconsciente de la société et de ses règles contraignantes, qu'est-ce qui avait bien pu pousser mon ami à mentionner un jour, sur le ton de la confiance et de l'excitation, cet univers étrange alors qu'il existe une vraie omerta autour de ce réseau ? Et même, pourquoi avait-il choisi de nous inviter à ses excursions souterraines ?

Pour obtenir des réponses, il a fallu que je suive cet ami, hier soir, dans une chatière qui m'en a fait baver sur une trentaine de mètres, comme pour me faire comprendre que la vérité se paie durement. Cette galerie a débouché sur une salle intimiste dont les parois étaient ciselées de visages gargouillesques figés dans la roche. A la lueur diffuse des bougies, leurs yeux se sont animés d'ombres, pour devenir les témoins muets de la confession de mon camarade.

« Je te préviens, tu ne cites pas mon nom dans ton truc, » impose-t-il en guise d'introduction ; il n'y a qu'une loi en vigueur dans les catacombes : celle du silence. Pour respecter ce besoin d'anonymat, je l'appellerai donc Mathieu - et il serait fantastique que vous lisiez ces lignes avec une bonbonne d'hélium à portée de main.

Mathieu est un ami très cher - du genre de ceux qu'on connaît depuis le jardin d'enfance. Aussi loin que je me souviens, Mathieu a toujours été fidèle à lui-même, authentique, cartésien, et la clé de voûte de notre petite bande de casse-cous. Mathieu était de ces gamins curieux de tout, appétit qu'il a su conserver au fil des années. A la réflexion, les catacombes ont peut-être trouvé une place naturelle dans la personnalité de mon ami : la recherche d'authenticité de vrai, et cet intérêt pour des trucs franchement singuliers.

Sans tomber dans l'excès de bons sentiments, Mathieu est de ces amis pour lesquels j'ai une admiration sincère, et je me demande toujours, lorsqu'il enchevêtre la tignasse qu'il a sur la tête, quels

rouages s'activent dans son crâne, quel fil de pensées il cherche à démêler.

« Tu veux que je te dise, Flo ? La Despé, c'est super bon, mais c'est vraiment un truc de mômes.

- Heu... ouais ? Je sais pas...

- Si. Je te le dis. 4,4% d'alcool, de qui on se fout ?

- Ha ? Okay.

- Ouaip. (Bruissement de mousse de Despé) Enfin, voilà. Tu voulais savoir quoi pour ton truc sur les catas, déjà ? »

Nous pouvions engager les hostilités.

Au fur et à mesure de nos échanges, j'ai appris que Mathieu, fidèle à son esprit mathématique, envisageait sa passion pour les catacombes sous une lumière rigoureusement différente de la mienne, comme une suite chronologique d'étapes s'enchaînant logiquement et implacablement.

Dans un premier temps, sa découverte des carrières avait été purement académique : un professeur de son école d'ingénierie dans le BTP avait organisé une visite dans un réseau privatif afin d'aborder les aspects structurels du lieu. Sa curiosité avait ensuite été attisée par un ami lui ayant proposé une visite des catacombes de Paris.

La suite logique avait été une multiplication des descentes (car, après tout, les catacombes sont addictives et offrent un cadre original - quoi que parfaitement illégal - pour organiser des soirées sans déranger les voisins) et la recherche d'aventures, en quête de nouvelles salles (ces salles, on entend souvent parler, mais *rien* ne prépare à leur beauté surréaliste).

« C'est génial de se lancer à la recherche de ces lieux insolites... Fais-moi penser à acheter un fouet et un vieux Fedora ! Non, sérieusement, tu me parles d'illégalité ; je ne me considère pas comme un voyou. Au final, je suis juste un gars qui se balade dans des couloirs noirs et inondés - je ne demande rien à personne, mais pour moi ça représente un vrai intérêt en termes de patrimoine. Je suis en admiration devant ces travaux du passé. Ça me fait voyager dans le temps, ça m'aide à comprendre l'Histoire...

- C'est vrai que c'est sympa, l'ai-je approuvé. C'est cool de nous faire partager ça.

- Ouaip. C'est une chouette passion à partager. (Bruissement de Despé) L'autre truc, c'est que si je me casse une cheville à une heure de marche du puits à échelons le plus proche, je suis bien content qu'il y ait quelqu'un avec moi.

- Honnêtement ? Je te laisserais crever sur place avec tes Despé. Prochain coup, tu prendras de la Guinness.

- Blague à part. Y'a moyen que tu viennes m'aider à creuser ma salle perso, un de ces quatre si je prends de la Guinness ? »

Je devrais préciser que Mathieu a trouvé une entrée à deux pas de chez lui, donnant sur un réseau fermé où il aménage (je cite) « un endroit sympa pour boire une bière tranquillement et discuter dans un endroit calme

- C'est un peu une échappatoire ? tentai-je

- Non, plutôt une activité créatrice. Y'en a, c'est la peinture, d'autres la sculpture. Moi, j'aime bien

fabriquer des tables, des chaises... à partir de rien, de pierres qui traînent. Et puis, ça me permet d'inviter des artistes underground et de les voir à l'œuvre. Ça leur fait autant plaisir qu'à moi. »

Mathieu se releva, et commença à remballer son matériel. Il considéra un instant sa carte, me jeta un coup d'œil et me la tendit. « Tu peux la garder si tu veux. On devrait pas se perdre. Je suis déjà passé par ici, une fois où je m'étais perdu ».

Paris, le 1er Mars 2013

« Arrête, c'est ici l'empire de la Mort. »



« Sérieusement ?! »

C'est en chœur sur cette apostrophe que Sonia et Olivier ont accueilli mon projet de visiter les catacombes. « Mais... ça se visite, ce genre de choses ? » s'étonne Sonia. « A Denfert ? » me fait répéter Olivier. Je n'irai pas jusqu'à dire que mes amis étaient transcendés par cette révélation, mais au moins étaient-ils interloqués. De mon côté, j'étais assez surpris que l'on puisse ne pas connaître ce haut lieu de l'Histoire parisienne, si morbide fut-elle.

En 1780, croulant sous treize siècles de cadavres en décomposition, débordant dans les caves voisines et contaminant eau, nourriture et air, le cimetière des Saints-Innocents fut fermé (ce qui était d'autant plus nécessaire qu'il était mitoyen aux Halles, premier marché parisien alors en pleine expansion). Cinq ans plus tard, un arrêt ordonna enfin le transfert des ossements dans les anciennes carrières de calcaire, au lieu-dit « la Tombe-Issoire », ce qui tombait plutôt bien, parce que lesdites carrières avaient sérieusement besoin d'être consolidées. On procéda jusqu'en 1860 au transfert de six millions de dépouilles anonymes (et pourtant, parmi elles, de grands noms de la Révolution Française) depuis divers cimetières parisiens vers le nouvel ossuaire municipal. En 1787 y descendit le premier visiteur, le comte d'Artois (futur Charles X), et en 1806, les catacombes furent rendues accessibles au public. Au fil des ans, plusieurs travaux furent encore réalisés dans l'ossuaire, jusqu'à l'installation de l'électricité en 1983.

Descendant d'un RER bondé, j'accueille avec soulagement la fraîcheur de cette fin d'après-midi hivernale. Me voici arrivé Place Denfert Rochereau ; est-ce un hasard si l'entrée des catacombes « officielles » se trouve sur l'ancienne place d'Enfer, autrefois nommée ainsi car haut lieu de la truanderie - ou bien était-ce parce qu'elle était l'entrée Infer(ieure) de la capitale ?

Notre visite commence évidemment par une file d'attente, qui ceinture le square de l'Abbé Migne. Les nombreux visiteurs se réchauffent comme ils le peuvent, emmitouflés dans leurs manteaux, n'osant pas prendre un gobelet de chocolat chaud au café du coin, de peur de reprendre la queue à zéro. Nous avançons au rythme des allers et venues des guides; qui viennent nous chercher par pe-

tits groupes pour ne pas saturer le monument. Pour tromper l'ennui, je tends une oreille indiscreète aux conversations avoisinantes.

«...une entrée sur la petite ceinture. »

Je me retourne vivement pour croiser le regard d'une grande perche, sosie de Sammy dans *Scooby-Do*. « Il paraît qu'ils l'ont fermée, » explique-t-il à son amie. Je me demande alors ce qui peut bien pousser quelqu'un qui connaît les catacombes interdites à visiter les catacombes officielles : le plaisir de partager quelque chose d'alternatif de manière encadrée, accessible et... légale.

Devant moi, un couple d'étrangers, guide de Paris à la main. Vient enfin notre tour de rentrer. Seul 1,7 kilomètre est accessible au grand public. Plusieurs sentiments me frappent alors que je visite ce lieu à la fois inconnu et familier.

Le premier sentiment est effectivement un sentiment de familiarité : chaque boyau me semble coutumier, à cela près qu'ils sont tous bien plus praticables, de vraies autoroutes. En y regardant de plus près, ces catacombes ont quelque chose d'artificiel : lampes tout le long du parcours, murs cimentés, gardiens dispersés ça-et-là... un mal nécessaire, mais qui, de mon point de vue, dénature réellement l'expérience et retire tout le plaisir que l'on peut tirer d'une expédition en sous-sol. Malgré un monument à l'intérêt certain, j'ai le sentiment de visiter une coquille vide.

Enfin, et c'est le sentiment qui m'a le plus surpris, celui d'être volé. A s'être promenés en petits groupes d'amis, nous avons pris pour acquis que les catacombes étaient un lieu intime, personnel. Voir tous ces visiteurs arpenter les lieux me fait le même effet que lorsque l'on visite Stonehenge ou Lourdes : un lieu qui devrait être plein de mystères et de spiritualité n'est au final rien plus qu'une maison Domexpo. Le summum a été atteint dans la salle des ossements.

Il faut savoir qu'à ma deuxième descente clandestine, j'avais insisté auprès de mon guide pour voir des ossements vieux de plusieurs centaines d'années. Je me disais spontanément qu'il serait formidable de vivre quelque chose d'inédit et d'hors du commun - des crânes et des os, à la manière d'un archéologue aventureux. Étrangement, la vue de ces ossements ne m'a pas apporté le frisson attendu : seulement un sentiment de malaise profond, et l'envie de déguerpir au plus vite. L'atmosphère était palpable tellement il était lourd, et j'avais presque la sensation d'être dans un lieu sacré.

Dans le musée officiel, rien de tel, si ce n'est des touristes se prenant en photos, commentant avec fugacité qu'ils « avaient de tout petits crânes, à l'époque, non ? » et que décidément, il fait frais ici.

Pour résumer, cette visite m'a laissé indifférent, et fait comprendre un autre aspect des catacombes interdites, qui ne m'avait jusque là pas marqué : l'anarchie qui y règne n'offre pas seulement la liberté. Elle offre un sens de la responsabilité.

Une Conclusion sur cette Cinquième Partie

Tout comme la spéléologie, la cataphilie rassemble des profils très variés, et suscite un intérêt biaisé des médias : les rumeurs les plus folles courent, difficilement vérifiables.

Pour ma part, les catacombes sont la preuve que parfois, l'âme d'un lieu réside dans son isolement de la société. C'est sans doute pour cette raison que certains bravent les interdits.

Sources :

B. Glowczewski, La Cité des Cataphiles
Wikipédia

PARTIE 6 :
MÉTROPOLITAIN :
LA VILLE SOUS LA VILLE

Aujourd'hui, j'ai fait quelque chose d'étrange ; j'ai parlé à quelqu'un. Vous me direz : il n'y a rien de bien extraordinaire là-dedans. C'était un inconnu - et là encore, vous pourriez arguer qu'il n'y a rien de surprenant, et vous ne pourriez avoir plus raison.

Alors peut-être que j'aurais économisé quelques millilitres d'encre en écrivant de ma plus belle plume :

Aujourd'hui, j'ai fait quelque chose d'étrange : j'ai parlé à un S.D.F.

Sur le papier, cela faisait bien : j'interrogerais un sans-abri pour savoir si le réseau de couloirs du métro ne servait selon lui qu'à le protéger des intempéries. Rien de plus simple, j'arriverais avec un beau sourire chaleureux, je me présenterais, ce serait simple et vite bouclé. Et aujourd'hui n'était-il pas le jour d'entamer un nouveau chapitre de mon Défi Personnel ?

Moleskine à la main, un crayon à papier dans l'autre, j'arpente les couloirs d'Auber-Opéra. Si nous ne sommes par à la Cour des Miracles (la Gare du Nord est bien mieux lotie en termes de faux uni-jambistes, d'aveugles vous repérant à dix miles à la ronde et d'autres supplicateurs démonstratifs) je sais d'expérience qu'Auber héberge deux ou trois habitués des lieux.

J'aperçois l'un d'eux sur le quai du RER A, occupant un siège en plastique, le regard dans le vide, entouré de deux sièges vides (si ce n'est pour divers détritiques - emballages, journaux...). En l'observant, je me fais la remarque que ce sans-abri se coupe physiquement du monde, il a « fait son trou ». Et tout à coup, je réalise que ma mission ne sera pas si simple : non seulement ce SDF s'isole physiquement, mais étrangement, ce n'est pas ce qui me retient le plus.

Ce qui m'empêche d'entreprendre quoi que ce soit, contre toute attente, c'est le regard des autres. Celui dont on se fout dans les catacombes. Celui dont on se fout dans les grottes. Celui dont on se fout dans les égouts. JE suis bien sous terre, mais le métro n'est jamais qu'une extension de la ville, il est régi par les mêmes règles - et l'une d'elle est bien simple : sauf si tu portes une polaire la Croix-Rouge, tu évites les SDF, au mieux tu leur lances une pièce avec un air compatissant pour t'acheter une bonne conscience.

Et maintenant qu'il fallait chercher plus loin, je risquais, comme le disait si bien La Bruyère, de « rencontrer le tuf ». Et pour la première fois depuis le début de ce Défi, je me trouvais à faire les cent pas le long du quai, voyant défiler les trains. J'ai plusieurs fois songé à laisser tomber, mais d'un autre côté, ç'aurait été contre-productif, le but d'un défi étant de se défier. Cela m'a peut-être pris une demi-heure. Vaguement bafouillant, et profitant que notre côté du quai soit quasiment désert, je l'ai approché maladroitement.

« Bonjour ! ». Difficile d'oublier son regard à la fois lointain et étonné. « Bonjour ! ai-je répété. Je m'appelle Florian, et vous ? » dis-je en tendant une main. Il m'a fixé un instant avec un sourire timide et m'a tendu la sienne. « Vous vous appelez comment ? » tentai-je à nouveau, avec un sourire et une voix peut-être plus douce - en voyant ses yeux d'enfant sur un visage usé par le temps, je me

rappelai ces quatre années passées en hôpital gériatrique. C'est un fait : en vieillissant, nous redevons des enfants. « Vous ne voulez pas me dire ? »

Mais je l'avais déjà perdu. Il était de nouveau dans ses pensées, la main dans sa barbe. J'ai lancé un regard de côté. Une mère de famille et sa fille en doudoune rose me considéraient avec sévérité.

C'était une chose que j'appréciais dans les catacombes : on pouvait avoir l'air mystérieux, l'air aventureux, l'air intéressé, l'air d'en avoir rien à faire, mais on ne pouvait jamais avoir l'air con.

Et là, c'est exactement l'air que j'avais. Con. La bienséance de la société a repris le dessus, et je me suis relevé. Dans ce genre de situation, quand je me sens mal, le meilleur moyen de se remettre d'aplomb est encore de noyer mes soucis dans un paquet de m&m's.



Le vendeur du Relais me sourit. « Jolie tentative.

- Ouais ? je réponds, sans saisir s'il s'agit d'ironie ou de compassion.

- Vous lui en tirerez pas un mot. Il parle pas. Il vient de temps en temps, il prend un métro, il ennue personne, il ne fait même pas la manche.

- Comment vous savez qu'il ne parle pas ?

- Parce qu'on le voit pas mal. Et que les autres parlent, ne serait-ce que pour partager de quoi manger. »

Je le regarde d'abord avec méfiance, puis je réalise qu'il serait peut-être utile à mon projet. Je lui expose le principe de ma recherche (il m'a simplement répondu que travailler sous terre, c'était comme de travailler en gare, seulement avec la sensation de ne pas avoir vu la journée passer). Il m'explique que sur une période de chômage, il avait travaillé bénévolement pour les Restos du Cœur : cette expérience l'a marqué. Il a une vision différente des SDF, et lui ne ressent aucune gêne à leur parler.

Nous nous interrompons le temps qu'une femme d'un certain âge achète le Canard Enchaîné.

Il peut très certainement me renseigner. « Ce n'est pas tellement pour être au chaud - enfin, si, mais pas seulement. Le métro, c'est aussi un moyen de garder le contact avec la société active.

- Comme les mamies qui font leurs courses le samedi ?

- C'est un peu ça. Et forcément, ils vont là où il y a du passage, c'est plus intéressant économiquement parlant. »

Je le remercie de m'avoir confié sa vision des choses.

Il est intéressant de penser que les SDF viennent dans le métro pour se mêler à la société active, alors même que celle-ci les rejette plus ou moins, et qu'eux-mêmes s'isolent peut-être inconsciemment.

Houilles, le 23 Mars 2013

Aujourd'hui, je voudrais essayer de parler de monde souterrain chez les agents de la RATP, et notamment les conducteurs de métro. Avec ma spontanéité naturelle, j'ai passé trois bon quarts d'heure à toquer à la porte des conducteurs de la ligne 7 - en vain. Soit que « cela est interdit par règlement », soit que le conducteur était déjà en charmante compagnie. Un poil vexé, tout de même, je suis rentré chez moi, et j'ai commencé ma recherche sur le net - curieusement, les sites internet de conducteurs de métro, ou blogs, ne manquent pas. Pourquoi ce besoin d'exprimer sur ce métier, et surtout de lire sur ce métier ?

Avec ses seize lignes, essentiellement souterraines, le métro fait partie de la routine quotidienne parisienne (et d'autres grandes villes), le fameux métro-boulot-dodo, et chacun a son avis dessus : bruyant, sale, chaud, étouffant, inconfortable, bondé en permanence... Pourtant, afin d'accueillir ses 4,3 millions de passagers quotidiens, le métro s'est bien amélioré depuis son inauguration pour l'exposition universelle de 1900, et aujourd'hui, près de 4500 agents assurent le service.

J'ai fini de lire *Je vous emmène au bout de la ligne* (Rodolphe Macia), un livre de très, très peu d'intérêt, relatant des anecdotes « cocasses » qui laissent à penser qu'aujourd'hui, tous les métiers permettent de se lancer dans l'écriture d'un one-man show désopilant (à paraître : *LOL, je suis contrôleur des impôts*). Bref, ce livre m'a appris au moins deux choses supplémentaires :

- la solitude des conducteurs : l'auteur raconte en effet regarder les passagers et essayer de s'imaginer leur vie. Un blog que j'ai actuellement sous les yeux me le confirme : bien qu'en liaison permanente avec le centre de contrôle, le conducteur est seul dans sa cabine.

- l'humour grinçant. Je ne sais pas si cela est lié au souterrain (j'aurais tendance à dire : en partie ; lors de mon sondage auprès des égoutiers, Rastar affirmait connaître « le détachement affiché avec le risque (ici, le nombre de tentatives de suicides sur les voies), la mort et qui s'exprime par l'humour...»

Houilles, le 2 Avril 2013

Je réalise que j'ai laissé tomber ce chapitre en cours de route ; je ne sais plus trop où je voulais en venir, alors je vais commencer par l'idée qui me trotte dans la tête depuis que je fais mes recherches sur le métro : la promiscuité et la distance. C'est le paradoxe du métro : alors que nous sommes littéralement collés les uns aux autres aux heures de pointe, nous sommes (et nous entretenons cela) très seuls : musique, jeu sur téléphone, journal... Il en va de même pour les conducteurs du métro. C'est peut-être ce qui explique qu'une personne puisse s'y faire agresser sans que personne ne lève le petit doigt.

Cela est-il dû au fait que le métro soit en réalité un non-lieu, un entre-deux obligatoire, entre vie professionnelle et vie personnelle, un sas de décompression ? N'utilise-t-on pas ce temps pour se recentrer sur soi ?

Houilles, le 1er Mai 2013

Je crois comprendre ce besoin de s'exprimer à travers livres et blogs, après petit sondage auprès de mon entourage : il est vrai que les agents de la RATP ne sont pas forcément bien perçus, beaucoup de gens les pensent privilégiés (en termes d'avantages en nature, de retraite...) et on a souvent le sentiment qu'ils font de la rétention d'information (notamment lorsque la rame s'arrête au milieu de nulle part) ou ceux qui contrôlent (1/4 des contrôleurs se sont déjà fait agresser dans le cadre de leur profession).

Entre insécurité et ignorance des autres, le métro ne s'inscrit pas réellement dans la continuité des souterrains tels que nous les avons vus dans les pages précédentes - il s'agit plutôt d'un bras, d'une extension de la société (un peu à l'image du Réseau Piétonnier Souterrain de Montréal).

Houilles, le 18 Juin 2013



Cela fait un petit moment que je n'ai pas écrit dans ce cahier, mais heureusement, la providence me rappelle au devoir ! Contre toute attente, la providence se matérialise aujourd'hui par un tsunami de post-it submergeant les affiches en 4x3 du métro (encore une action des Reposeurs, dont il me semble avoir entendu parler pour la première fois en septembre dernier.

Cette association pacifique milite pour la suppression des grands posters sur les murs du métro (en réalité, ils voudraient, d'après leur site internet, supprimer les 4x3 partout et pas uniquement dans le métro, mais hé ! Il faut bien commencer quelque part). Il est vrai que le métro n'est pas seulement un lieu animé d'artistes intermittents embauchés par la RATP : il revêt aussi les couleurs de la publicité.

Mais celle-ci, tout à fait légale, n'est-elle pas visuellement tout aussi polluante que les graffitis faits illégalement dans les catacombes ? Je voudrais bien en savoir davantage. Permettez-moi donc de

lâcher ce cahier et d'adresser immédiatement un mail à cette association de rebelles...

Houilles, le 19 Juin 2013

A mail le soir-même, réponse le lendemain matin ! Tout d'abord, impossible de savoir combien de **A**reposeurs sont associés (il n'y a pas de liste d'adhérents). Ce qui ressort des quelques réponses reçues, c'est l'effet néfaste des publicités sur les usagers (en termes de fatigue, mais aussi de mauvaises habitudes de consommation, de sexisme, etc. et la surabondance absurde des publicités dans le métro, à la limite de l'agression.

Bien sûr, ce mail est un outil de communication parfaitement étudié (il me renvoie vers des articles de presse, mentionne l'absurdité de l'argument économique soutenu par la régie publicitaire de la RATP) mais il demeure qu'il reflète bien un mouvement de fond : le ras-le-bol de la sollicitation permanente des usagers par les annonceurs.

On me dira mauvaise langue, mais il me semble que cette association, qui mène des actions d'envergure dans le métro, souffre quand même de plusieurs faiblesses.

La première est son but même : remplacer les 144 m2 de publicité (en moyenne par station) par 4 panneaux non-lumineux de 50 x 70cm, espacés d'au moins trente mètres, est un objectif parfaitement utopique. Quand bien même cela serait possible, cela serait-il vraiment souhaitable ?

Je me demande comment les reposeurs seront reçus par la régie de la RATP avec des arguments comme ceux présentés sur leur site internet, qui ressemblent plus à des brèves de comptoir qu'à une dissertation de philosophie.

NUISANCES INDUITES

Non seulement la publicité est elle-même source de gaspillage (panneaux lumineux, parfois animés), mais elle incite le citoyen au gaspillage, à la surconsommation, à la pollution et à bien d'autres comportements irresponsables. En effet, par son contenu, la publicité occulte les problèmes sanitaires dont elle favorise l'aggravation : obésité, anorexie, alcoolisme, tabac, vitesse... ; elle est source de surendettement, de délinquance et de violence chez les plus démunis ; elle déshabille les femmes et les hommes, alimente le sexisme et instrumentalise les enfants. Elle promeut une beauté factice et standardisée, engendrant un sentiment d'exclusion, notamment chez les personnes handicapées, malades ou âgées. La publicité est dégradante.

source:www.reposeurs.eu.org

Chaque argument révèle une dose de démagogie assez remarquable, à laquelle une seule affiche 4x3 permet de répondre (voir ci-après). Sans compter que la technique de poser des post-it partout n'est jamais qu'une opération de street marketing, c'est-à-dire : de la pub.



**12M² POUR
UNE AFFICHE,
C'EST NORMAL,
MAIS POUR
UNE FAMILLE ?**

AGISSONS.

www.fondation-abbe-pierre.fr



**Fondation
Abbé Pierre**
Pour le service
des déshérités

source : <http://www.fondation-abbe-pierre.fr/>

Une Conclusion sur cette Sixième Partie

De ces quelques pages relativement succinctes, nous pouvons résumer que le métro est un entre-deux, une parenthèse entre...

- la société de surface, le vernis des actifs, et la société souterraine des SDF qui y trouvent refuge.
- la vie professionnelle et la vie privée
- la promiscuité et la distance
- l'utile et le désagréable (les annonces culturelles et humanitaires y côtoient des pans entiers de quais vantant un site de rencontres extraconjugales ; les artistes de la RATP y côtoient les roms massacrant *La Vie en Rose* avec un accordéon et une boîte à rythme).

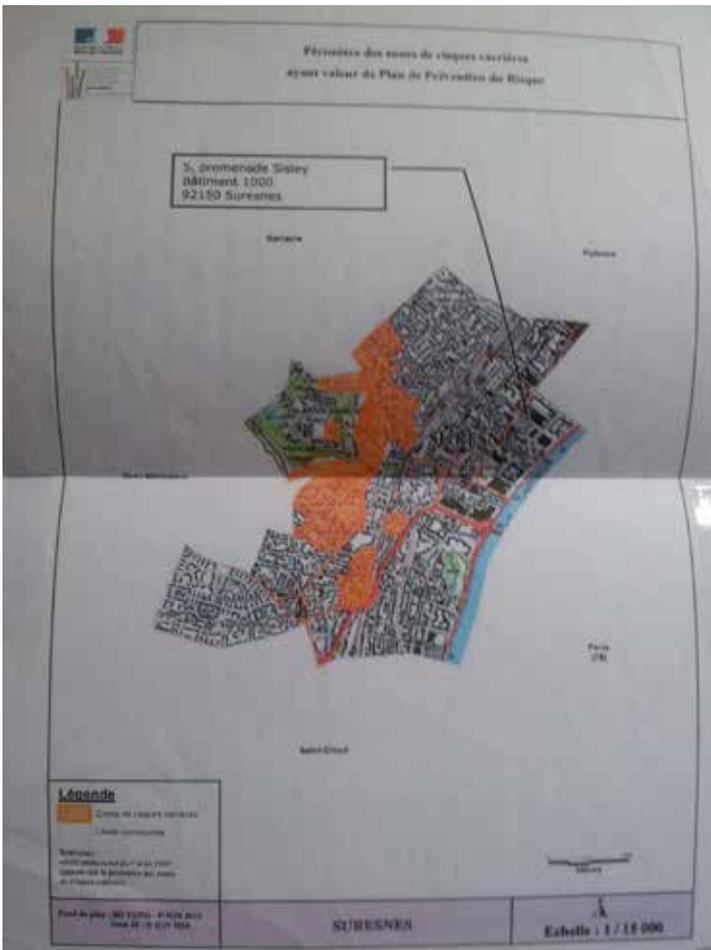
Sources :

Wikipédia

Blog « Mesdames, Messieurs, je vous remercie de votre attention »

R. Macia, Je vous emmène au bout de la ligne

Houilles, le 26 Juin 2013



Par le plus grand des hasard, je suis tombé au bureau sur ce plan étrange de la ville de Suresnes - bon, d'accord, je fouinais à côté de la photocopieuse. La légende vous dira pourquoi cette carte à retenu mon attention : c'est une carte topographique indiquant les zones à risque lié aux anciennes carrières. C'est une piste que je n'avais pas encore envisagée : les carrières influent sur la société jusque dans l'aménagement urbain. Elles représentent encore une fois le danger, le risque d'effondrement. Si les carrières de la région parisienne sont encore en exploitation (j'ai d'ailleurs rencontré à Noël un ingénieur qui surveille ces chantiers), la France a tiré un trait définitif sur les mines.

Il serait intéressant de visiter une mine, voire de rencontrer un ancien mineur qui pourrait témoigner.

PARTIE 7 : À LA MINE !

« Le mineur a dans les veines le feu intérieur de la terre qui l'excite à la parcourir » - Novalis

Houilles, le 21 Juillet 2013

Comment peut-on fermer l'œil lorsqu'il est trois heures du matin, que le thermomètre me nargue obstinément de ses 25°C, et qu'une fête bat son plein quelque part dans le quartier ? Allongé sur mon lit, les yeux fixés au plafond, je guette un moustique volant en cercles au-dessus de moi, tel le vautour au-dessus du cow-boy égaré - je peux lire d'ici l'appétit dans les yeux de l'insecte, prêt à me sucer jusqu'à la moelle. Un coup d'œil à mon réveil : trois heures deux, le temps passe au ralenti, le sommeil n'arrive pas.

Cela n'aurait pas tant d'importance si je n'avais trois-cent kilomètres de route à parcourir aujourd'hui, déjà suffisamment droite et monotone pour y ajouter une nuit blanche - d'autant que si cette route ne me trottait pas dans la tête, je dormirais sans doute déjà du sommeil du bienheureux. Mais c'est toujours lorsque l'on voudrait compter les moutons que l'on commence à s'intéresser à la qualité de leur pâturage et au cours de la laine sur les marchés mondiaux.

Il est neuf heures lorsque je me décide enfin à prendre la route du Nord, avec la Mer du Nord pour dernier terrain vague. L'autoroute est incroyablement droite, le paysage invariablement



monotone : les champs laissent place à d'autres champs, ni plus beaux, ni plus blonds. Puis viennent les usines désaffectées, et enfin, à la sortie de l'autoroute, ces baraques de briques rouges se multiplient à perte de vue - les corons, cités dortoirs où des générations de mineurs se sont succédées. Je m'émeus de la quantité hallucinante de pancartes « A vendre » (et de cantines proposant de la soupe à l'oignon - en plein mois de juillet !) et commence à comprendre les dégâts de la désindustrialisation du Nord. Enfin, j'aperçois les premiers panneaux « Centre Historique Minier ».

J'ai cherché pendant des jours une mine à visiter en France . Je fus vite désabusé : aucune mine ne se visite - tout au moins aucune mine authentique. Je me suis donc rabattu sur une très fidèle reconstitution conseillée par tous les sites internet que j'aie pu visiter : le Centre Historique Minier de Lewarde, dont les bâtiments et les galeries furent exploitées de 1931 à 1971.

A mon grand étonnement, et après avoir traversé plusieurs villages déserts, je découvre un parking où quelques dizaines de voitures sont déjà garées.

Devant moi se dresse, silhouette imposante se découpant sur le bleu du ciel, la tour métallique et le bâtiment massif qu'est Lewarde. J'arrive juste à temps pour la visite guidée. Comme tous les visiteurs, on m'afflige d'un énorme casque de chantier en plastique jaune, qui bringuebalera sur ma



tête pour tout le temps qu'il y restera. Je me sens terriblement touriste.

Mon petit groupe commence par s'attaquer au 52 marches de cette tour de fer abritant le mécanisme de l'ascenseur qui nous conduira dans les entrailles de la terre. Je parviens à me soustraire à la séance photo, qui se déroule face aux deux cages d'ascenseurs, entre deux rails, devant un train de wagonnets remplis de minéraux. C'est ici que, jusqu'à la fin des années 50,

des jeunes filles de 14 à 18 ans triaient le charbon des pierres, qui devaient s'amasser pour former ces curieuses pyramides du Nord - les terrils.

Lorsque les portes de l'ascenseur se referment sur nous pour dévaler les 480 mètres nous séparant des galeries d'exploitation à la vitesse (simulée) de 8 mètres par seconde, j ne peux m'empêcher de me demander si la photo souvenir n'était pas plutôt un moyen de vérifier à la sortie que nous serions tous encore là et entiers.



Il serait fastidieux de vouloir reprendre ici tout ce qui a été dit pendant la visite, mais cela peut se résumer en un mot : *difficile*.



Ci-dessus, la pire fin de carrière qu'on puisse souhaiter à un mannequin KIABI

Entre le bruit intenable (démonstration à l'appui), la position inconfortable (couché avec 33 à 80 cm de hauteur de plafond) et l'âge honteusement jeune des premiers apprentis (les « galibots » de 7 ans - il faudra attendre la 2^{de} guerre mondiale pour repousser cet âge à 14 ans), les conditions de travail sont salement déplorables. Ajouter à cela le « chant du bois » des poutres en sapin lorsque la galerie risque de s'effondrer, ou les redoutables coups de grisou, ce gaz qui, au contact d'une source de chaleur, embrase les poussières de charbon, et carbonise tout sur son passage (faisant parfois plus d'un millier de morts) et vous comprendrez la difficulté et les risques du métier.

C'est peut-être pour cela que les mineurs, jusqu'à la fin des trente glorieuses, étaient considérés comme de véritables héros de la nation, car après tout, ils étaient bien à l'origine de la richesse française, et la locomotive de l'industrie, d'où un certain nombre d'avantages (retraite anticipée, logements gratuits...).

En sortant de la mine, on éprouve une joie incroyable de revoir le soleil et de quitter ces sous-sols étouffants.



Après avoir vécu les mines dans la théorie, je veux en apprendre davantage sur les mineurs, par un exemple concret et vivant : celui d'un ancien mineur.

Joël, un homme d'une cinquantaine d'années travaillant pour le musée, a justement fait quinze ans et trois mois de carrières dans les mines, et propose son témoignage aux touristes peu pressés. Il nous offre une vision différente des mines du Nord : il a été galibot, et se souvient surtout de la confiance et de la cohésion du milieu.

Alors que je le prends à part pour lui demander s'il a retrouvé cette cohésion au cours de sa carrière par la suite, il me coupe net : « Non, c'est très différent. Il faut bien vous figurer que les mineurs travaillaient ensemble, mais aussi vivaient ensemble, mangeaient ensemble... Cette solidarité, c'est un peu celle des tranchées. Elle ne s'oublie pas. »

Si cette solidarité répondait également au besoin de se prémunir du danger sous terre (un peu comme les égoutiers), elle a aussi permis à bien des mineurs de se serrer les coudes à la fermeture de la dernière mine - le résultat d'une politique tout-nucléaire menée par De Gaulle.

Aujourd'hui, Joël se souvient avec nostalgie de cette période : « la dernière fois que j'ai visité une mine en activité, le matériel était bien plus sophistiqué, et le risque moindre. Sous prétexte de conditions de travail difficiles, une décision politique a été prise. Elle a vraiment affaibli le Nord. »

Joël doit partir pour une intervention auprès d'un autre groupe.

Après une bière bien méritée (et par trente-cinq degrés), je reprends la route de Paris, des pensées plein la tête. D'abord, la ressemblance frappante entre égoutiers et mineurs. Ensuite, la force des souterrains : comment ils ont façonné la richesse puis l'effondrement économique du Nord de la France.

Les sous-sols ont bien plus d'influence sur notre société qu'ils n'y paraissent au premier abord.

Viala du Tarn, le 18 Aout 2013

C'est la toux d'un vieux moteur qui me réveille ce matin : la quinte sourde d'un tracteur suffoqué par la poussière et le foin. Ce bourdonnement, à la mécanique rodée probablement depuis deux ou trois décennies, est le seul bruit qui vienne troubler le silence de ma chambre. Bien sûr, dehors, les rues étroites du vieux Viala-du-Tarn sont certainement déjà animées par quelques dames jacassant à la sortie de la boulangerie, des messieurs jouant à la pétanque au pied du monument aux morts, tandis que l'aubergiste, ce grand gaillard, sort ses tables, un tablier au ventre.

Le grondement du tracteur s'est éloigné, et j'entends à présent distinctement la voix de ma mère, qui devise de banalités avec le voisin, sous ma fenêtre aux volets fermés. Habillé en vitesse, je dévale l'escalier, travers la cuisine dans les volutes de café, bien décidé à vérifier sur-le-champ le fleurissement du jardin, dont je n'ai pu profiter la veille, arrivé à la nuit tombée.

Le grondement du tracteur s'est éloigné, et j'entends à présent distinctement la voix de ma mère, qui devise de banalités avec le voisin, sous ma fenêtre aux volets fermés. Habillé en vitesse, je dévale l'escalier, travers la cuisine dans les volutes de café, bien décidé à vérifier sur-le-champ le

fleurissement du jardin, dont je n'ai pu profiter la veille, arrivé à la nuit tombée. En passant le seuil de la porte, une vague de chaleur me frappe de plein fouet. Il a beau n'être que neuf heures, la température excède probablement déjà les vingt-cinq degrés.

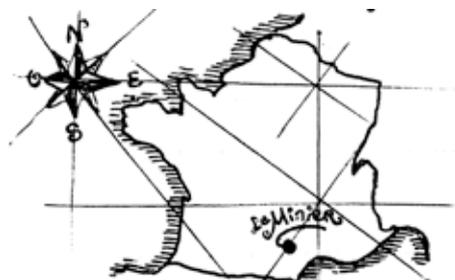
Le jardin est comme je l'ai laissé l'été dernier : merveilleux ! Et d'autant plus merveilleux qu'un petit déjeuner est déjà dressé à l'ombre de l'actinidia. Pain au chocolat fourré dans la bouche, j'enfonce avec délice mes orteils dans l'herbe verte et fraîche, sous le regard incrédule d'une limace.

« Tu n'es pas bien ! C'est la fournaise dehors, tu ne vas pas y aller maintenant ?! »

Ma copine a sûrement raison, le soleil tape. Mais sac sur le dos, gourde à la ceinture, casquette vissée sur la tête et un pied déjà dehors, je suis bien décidé à partir.

« C'est toi qui voit. »

Quatre heures plus tard, sac sur le dos, gourde à la ceinture, casquette vissée sur la tête et badigeonné de crème solaire par la main aimante de mon âme sœur, je pars enfin à l'aventure, et quitte le petit village tranquille perché sur sa montagne pour emprunter le sentier qui descend dans la vallée, vers le Minier, la prochaine étape de ce Défi Personnel.



Hameau médiéval oublié entre deux montagnes, et construit autour de mines métalliques, le Minier a connu un développement considérable au XIII^e siècle, avec la découverte de filons d'argent qui fut utilisé pour frapper la monnaie de Rodez.

Comme pour contraster avec son passé glorieux, le village ne compte aujourd'hui plus qu'une petite quinzaine d'habitants permanents, plus quelques touristes égarés l'été. Malgré un regain de notoriété depuis que Google Earth a daigné dé-flouter la zone, probablement à l'initiative d'un informaticien lassé de faire des monuments en 3D au graphisme improbable, le patrimoine de ce village d'Aveyron est laissé à l'abandon.

Tout gamin, ce village m'avait fasciné, d'abord parce qu'il me semblait, comme je l'avais lu dans *Le Petit Prince*, « ...à mille lieues de toute terre habitée... » mais aussi parce qu'au fond du village, envahie par la ronce et le lierre, cachée derrière des planches de bois mal ajustées, se trouvait une authentique mine oubliée de tous, un véritable trésor d'imagination. C'est ce trésor que je venais chercher aujourd'hui. Qui sait, le village avait-il peut-être, au cours de ces dix dernières années, décidé de valoriser son héritage.



J'ai retrouvé sans grande difficulté le chemin de randonnée, et l'ai descendu à flanc de montagne à travers la forêt aveyronnaise. Je fus surpris d'arriver si vite au hameau - bien plus vite que dans mes souvenirs. Quel plaisir de retrouver le ruisseau, le pont, les vieilles maisons aux toits inégaux ! Emplissant mes poumons de l'air pur de la campagne, je défile, conquérant, dans la ville, avec un seul point de ralliement : la mine !



Ensevelie. Elle l'était déjà dans l'esprit de beaucoup de gens. La mairie peut aujourd'hui se targuer de l'avoir littéralement ensevelie, d'abord derrière un mur de parpaings laissés à vif, puis sous le glissement naturel du terrain. J'en suis resté coi de déception et de colère. Il y avait sans doute bien des raisons pour condamner cette carrière - le risque que quelqu'un s'y aventure était sûrement non négligeable - mais à tout vouloir aseptiser, la ville avait réussi le coup de maître de rayer sa propre histoire de la carte.

Il m'a fallu quelques minutes pour me remettre de cette nouvelle inattendue. Revenant à la réalité, je réalise qu'un couple de belges s'est arrêté pour me dévisager, intrigué.

Je m'empresse de prendre une photo de ce qu'il reste, ou plutôt, de ce qu'il ne reste pas de la mine, piquant d'autant plus leur curiosité, puis reprends ma route, mortifié. Lorsque j'arrive enfin au Viala, je suis dans un bel état : vêtements poussiéreux et trempés de sueur, moucherons englués sur mon visage enduit de crème solaire, j'entre en trombe dans la maison et raconte ma découverte avec indignation.

Mon arrière-grande tante, attablée devant une tasse de chicorée, me lance un regard perplexe. « Hé bé oui, pardi, » fait-elle, me reprochant à demi-mot de ne pas avoir lu l'article paru dans l'édition ultra-locale du Midi Libre quelques semaines plus tôt. Je me révolte, m'insurge contre la mairie qui n'a rien, rien fait pour la conservation de son patrimoine.

« Qu'on me l'amène, Monsieur le Maire ! Ha ! Ha ! Je vais lui dire ma façon de penser !! » m'exclamai-je en tapotant férocement du doigt sur la table.

Viala du Tarn, le 19 Aout 2013

Ai rencontré Monsieur le Maire, à la boulangerie du Viala. Ai serré la main de ce brave soixantenaire.

Je me décide à redescendre au Minier : après l'indignation d'hier, vient la volonté d'en apprendre plus sur les conditions dans lesquelles cette mine a pu se délabrer dans l'indifférence générale. Je descends cette fois-ci en compagnie de ma mère, ma sœur et ma petite-amie, toutes trois bien plus loquaces que moi.

Un peu plus attentif à mon entourage, je remarque que deux ou trois panneaux touristiques ont été plantés dans le hameau pour en présenter l'histoire - un premier pas vers la réconciliation. Le pas de

la mine est inchangé de la veille : un simple éboulis de roche et de terre.

« Descendez de là, c'est dangereux ! » râle une voix derrière nous. Un vieil homme, assis sur son tracteur, nous considère d'un œil méfiant. Ma mère lui sourit : « Bonjour ? » hasarde-t-elle. Face au silence suspicieux du vieillard, elle justifie : « On cherchait l'entrée de la mine, mais on dirait bien qu'elle s'est écroulée...».

« Hé bé oui, pardi, répond-il d'un ton familier. MetalEurope a bien fait de la murer, elle était devenue dangereuse, depuis sa fermeture en 56 - elle l'est toujours, du reste...» ajoute-t-il à mon attention. «Comme les autres».

Après être venu des dizaines de fois, y avoir passé des semaines, avoir sillonné chaque rue du village, c'était la première fois qu'il m'était mentionné que cette mine n'était pas la seule. Descendu d'un saut de mon amas de gravats, l'esprit piqué au vif, je cherche à en apprendre davantage sur les autres mines - et en premier lieu, la localisation de leurs entrées.

Très vite, la méfiance laisse place à la fierté dans la voix du vieil homme. Oui, il y a d'autres mines - au moins trois à sa connaissance. Il aime à ménager le suspense, et je dois m'y reprendre avec insistance pour lui tirer les vers du nez. Il finit par m'indiquer vaguement une entrée de mine, et je comprends qu'il va falloir chercher un peu.

Il fallait s'y attendre, l'entrée de cette mine se trouve sur un terrain privé. Dans ce potager, une dame bine la terre : je m'approche aussi bruyamment que possible pour ne pas la surprendre, ce qui ne l'empêche pas de sursauter en me voyant arriver. Comme tous les Aveyronnais, cette petite dame est très sympathique, et n'a guère l'air surprise de m'apprendre à la recherche des mines perdues. «Vous n'êtes pas le premier : il y a quelques années, des archéologues sont venus, et même un employé du CNRS. Ils ont fouillé quelques semaines pour trouver la mine d'Orzals ». Depuis, elle est de nouveau perdue.

Vers 1250, le premier filon de plomb argentifère est prospecté à Orzals, dans une mine vraisemblablement abandonnée aujourd'hui aux ronces et aux herbes folles, quelque part dans la montagne. De cette mine, et d'une vingtaine d'autres, seront extraits des centaines de kilos d'argent, qui serviront à financer, entre autres, les croisades. Il s'agit pour la plupart de simples galeries de quelques mètres de long, s'arrêtant net à la fin du filon. Bien plus récemment, la société minière et métallurgique MetalEurop exploitera une mine profonde au Minier pour y extraire de la baryte - c'est celle que l'on trouve dans le village.

Cette dame m'explique que beaucoup d'idées ont été avancées pour mettre en valeur le patrimoine, mais bien peu d'initiatives concrètes ont été prises. Elle m'indique deux entrées de mines : l'une, un peu en aval du ruisseau, est murée, l'autre fermée par une grille et une porte, mais toujours accessible par le propriétaire du terrain.

Je la remercie chaleureusement, lui promets de la tenir au courant de mes recherches, et prends congé. Un peu plus loin, je rencontre l'ancien maire d'une commune voisine, qui me raconte que fut une époque, il était possible de voir les mineurs travailler quelques 200 mètres plus bas, simplement

en se penchant au dessus d'une cavité, à la *Alice au Pays des Merveilles*. Il me confie enfin qu'il ne reste qu'un ancien mineur, à l'hôpital, dans un état très affaibli du à son âge.

Je n'en apprendrai pas plus sur ces mines, mais j'en sais déjà énormément : bien qu'abandonnées, elles restent l'âme du village. Chacun y va de son anecdote historique, et il est difficile de savoir où s'arrête l'Histoire et où commencent les légendes.

Les souterrains laissent leur empreinte sur la société, ils sont le ciment confidentiel, jalousement gardé, de ses habitants. Ils racontent l'histoire, la petite et la grande. Et par-dessus tout, ils continuent de faire rêver les gosses qui sommeillent en nous.

Une Conclusion sur cette Septième Partie

Si les mines ont une dimension de pénibilité et de danger au moins égale, si ce n'est plus importante que dans la profession d'égoutier vue précédemment, elles offrent aussi une dimension onirique absolument fantastique.

Les mines font rêver ou fantasmer aujourd'hui, peut-être par le poids de la nostalgie. Néanmoins, elles restent le ciment qui rapproche les habitants des régions minières - bien qu'elles soient responsables, par leur fermeture, de l'appauvrissement économique de ces régions.

Une Conclusion Générale
sur la
Vie Souterraine

Une Conclusion Générale sur la Vie Souterraine

Jusqu'au bout, il nous aura laissés mijoté. Finalement, c'est hier soir qu'il nous a confirmé définitivement que nous irions bien sous terre. C'est comme pour les catacombes : impossible de savoir où nous irions, ni avec qui, ni pour combien de temps. Tout cela se décide sur le moment, et c'est précisément ce qu'a fait Alain.

Alain est un ami spéléologue partageant sa passion entre autre avec ma mère. Même si elle ne lui a pas parlé depuis un an, elle lui laisse, sur mon insistance, un message. C'est comme cela que je me retrouve ce matin à attendre sur le parking d'un supermarché de Millau, ne sachant qu'une chose : je porterai une tenue jaune criard rapiécée de partout, légèrement trop petite et puant le renfermé.

Avec un peu de chance, j'aurais le casque assorti. A neuf heures, un 4x4 se gare à notre niveau, puis une autre grosse voiture : Alain, un soixantenaire trapu au sourire bienveillant et au chapeau de paille, est venu accompagné de Gringo. Ces deux là ne paient pas de mine, mais après avoir passé la journée avec eux, je dois dire qu'ils sont assez extraordinaires.

Gringo est le type même de l'enseignant, qui partage avec plaisir son savoir et son expérience. Alain, quant à lui, est le partageur : il vient passer un moment convivial. Avec ma mère et moi (et ma copine morte d'inquiétude à la maison), nous formons une drôle de bande. Alors que nous prenons la route pour le Larzac, vers la vallée de la Dourbi pour visiter la grotte de la salsepareille, Gringo m'interroge longuement sur mon Défi Personnel. Qu'ai-je appris ? Pourquoi les Hommes vont-ils sous terre ? Je m'emmêle les pinceaux, et me dépatouille comme je peux : il y a des profils types, les souterrains répondent à un aspect de leur personnalité, et c'est ce qui est magique : les gens se retrouvent autour d'une passion alors qu'il n'ont qu'elle en commun. Le sous-sol a un effet bienfaisant : il rapproche, il soude, il apaise, il garde la mémoire... Il est pourtant mal perçu - le résultat de trois millénaires de culture, mais aussi de la force des médias, du cinéma et plus généralement de notre imagination fertile.

Gringo acquiesce, il commente. Il argumente aussi : il a récemment travaillé sur la désobstruction de la grotte de Nabigas II, où ont été trouvés ossements humains du moyen-âge à la préhistoire. La passion se ressent à chacun de ses mots et de ses silences. Nous nous arrêtons finalement sur le bord d'une route, au-dessus de la vallée. C'est là que nous descendons avant de remonter l'autre rive. Nous randonnons une demi-heure avant de nous arrêter au hasard (du moins me semble-t-il). Il n'y a rien que de la falaise et des arbres. Nous nous changeons. Gringo indique une cavité dans la paroi, tout juste assez large pour un homme - ce sera notre entrée. Il passe en premier, et je le suis, à la fois fasciné et peut être un peu angoissé. Une fois la chatière étroite passée, c'est un monde de merveilles qui s'offre à la vue : forêts de fistuleuses, stalactites et stalagmites démesurées, drapés... le ressenti est incroyable, c'est toute la Terre qui vit autour de nous, et je sens que j'ai ma part de responsabilité dans sa sauvegarde. Je retire mes gants, j'ai le sentiment que le contact direct avec la roche me ressource. C'est la première fois que je peux me promener librement dans une grotte, cela vaut tout l'or du monde.

Un peu plus loin, j'aide Gringo à prendre des photos « qui rendent » (pour moi, cela consiste à tenir la lampe d'un casque selon tel ou tel angle pour rendre toute sa beauté translucide à une stalactite). Après dix minutes de photographie artistique, Gringo me récompense de ma patience en me donnant un cours improvisé de géologie et minéralogie. Enfin, alors que nous passons devant un enfon-

cement dans le sol, il m'explique ce qui me fascinera le plus (et ce n'est pas peu dire !) : cette flaque était il y a quelques centaines ou milliers d'années la bauge d'un ours - trous creusés à la force de ses griffes pour hiberner, et érodés par le temps.

Je regarde ce trou, je peux presque y voir la bête, dont la silhouette massive se soulève au rythme de sa respiration. Nous trouvons trois autres bauges plus petites : nous avons remonté le temps, il n'y a plus de barrières entre la préhistoire et le présent, je peux poser mes mains sur ces vestiges du passé. C'est une sensation inédite, irréaliste, grisante, indescriptible. Je ne pense qu'à une chose : la chance que j'ai d'être là. Le temps passe sans que nous ne le sentions - il pourrait aussi bien être arrêté.

Nous sommes biens.

Nous devons finir par ressortir, un peu à contre cœur. Lorsque je retrouve l'air, je suis frappé par l'odeur de la nature (les odeurs, en réalité), la chaleur, les bruits... Toutes ces choses que j'ai pu lire dans mon sondage, je les comprends enfin.

Nous reprenons notre randonnée, et nous arrêtons pour manger un repas convivial. Chacun parle, sauf moi, j'en suis bien incapable. Je suis resté quelque part là-dessous, au calme, émerveillé. Gringo propose une deuxième grotte : les spéléologues n'ont pas d'impératifs de temps. Pour savourer pleinement, il faut vivre l'instant.

Nous reprenons la route vers Espinassous, un petit village (constitué en fait d'un château et de ses dépendances) au milieu des champs. Nous garons le 4x4 au bout d'un chemin de terre, et continuons à pieds pendant cinq minutes pour trouver une grille ouverte fixée contre l'entrée d'une grotte, dont on aurait voulu interdire l'accès - nous entrons, évidemment.

Immense. Le plafond culmine à dix mètres au dessus de nous. Mais surtout, surréaliste. Absolument surréaliste : sous la voûte a été construite une maison, aux piliers immenses soutenant un toit de tuiles. C'est ici, entre autre, que l'on raffinaient les fromages. Aujourd'hui, il ne reste que la grande silhouette sans vie de l'entrepôt en pierre. Cette scène aurait pu être imaginée pour un film fantastique, mais elle est réelle, elle se joue sous mes yeux, la réalité est plus forte que la fiction. Je suis transporté dans un autre monde.

La grotte est vaste, nous passons une bonne heure et demi à l'explorer ; il y a de superbes concrétions, effrayantes, démesurées - sublimes. Nous ressortons de la grotte aussi soudainement que nous y sommes entrés - le choc est immédiat, un changement de planète, d'univers.

Sur le chemin du retour, Gringo m'explique encore d'autres choses sur les Causses du Larzac, sur leur formation. Il me raconte comment, en 1980, un effondrement de terrain a fait apparaître 350 avens. Il est aussi passionnant que passionné. Je peux comprendre cette passion - si envahissante soit elle pour les proches. « Ce qui est super, m'explique-t-il, c'est qu'il y aura toujours de nouvelles grottes à visiter, des avens à explorer... Toutes ces cavités que tu vois dans la roche, sur les bords de route - ont-elles été explorées ? que renferment-elles ? C'est une sale habitude que l'on prend. On guette. Un simple courant d'air dans une faille, cela peut signifier une belle salle »

Alors qu'il parle, j'essaie d'être attentif, de noter tous ces précieux renseignements qu'il me donne. Mais quelque part, je suis resté, ou tout au moins, j'ai laissé une partie de moi, sous terre, hors du temps. Je n'écoute pas vraiment, je repense à cette journée chargée d'émotion. Alors qu'il s'est arrêté de parler, je pose mon regard sur Gringo. Lui n'a d'yeux que pour cette cavité, là-haut, sur une falaise de l'autre côté de la vallée. Malgré ses cinquante ans bien tassés, Gringo se prend à rêver de nouvelles découvertes. Derrière chaque cavité, il y a le rêve d'un Homme, extraordinaire et grandiose.

SCHEMATISATION DE LA PERCEPTION DU MONDE SOUTERRAIN

| ABRI SOUS ROCHE | CAVERNE | GROTTE |
|---|---|---|
| <p style="text-align: center;">PROTECTION, SAGESSE, REFLEXION</p> <p>HISTOIRE :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Abri des hommes préhistoriques - Lieu de réflexion des grecs et romains - Passages secrets, échappatoires <p>EGOUTS :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Protection de la salubrité de la ville <p>CULTURE :</p> <ul style="list-style-type: none"> - tranquillité - trésors <p>SPELEOLOGIE :</p> <ul style="list-style-type: none"> - science - écoute de la nature - transmission du savoir - entraide paix de l'âme - introspection <p>CATACOMBES</p> <ul style="list-style-type: none"> - authenticité des personnes, absence de sanctions légales, art, autoexpression <p>METRO</p> <ul style="list-style-type: none"> - abri pour les SDF <p>MINES</p> <ul style="list-style-type: none"> - cohésion - modèle social | <p style="text-align: center;">IGNORANCE, DANGER</p> <p>HISTOIRE :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Allégorie de la caverne - Bêtes sauvages <p>EGOUTS :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Danger pour la santé des égoutiers - Source de fantasmes <p>CULTURE :</p> <ul style="list-style-type: none"> - potentiel visuel (médias, cinéma) - potentiel imaginaire et culturel (littérature) <p>SPELEOLOGIE :</p> <ul style="list-style-type: none"> - médias - risques réels - isolement de la société - enfouir ce qui est dangereux <p>CATACOMBES :</p> <ul style="list-style-type: none"> - fantasmes - effondrement - irrespect des lieux <p>METRO :</p> <ul style="list-style-type: none"> - agressions visuelles / verbales - isolement, ignorance de l'autre <p>MINES :</p> <ul style="list-style-type: none"> - risques mortels | <p style="text-align: center;">SACRÉ, FUNESTE, AUTRE MONDE, PASSAGE</p> <p>HISTOIRE :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Sépultures - Royaume des morts, Enfer(s) - Oracles <p>EGOUTS :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Déformation du temps, de l'espace - Mode de travail presque archaïque <p>CULTURE :</p> <ul style="list-style-type: none"> - monstres - malédictions - etc. <p>SPELEOLOGIE :</p> <ul style="list-style-type: none"> - abolition des frontières linguistiques, sociales, médicales, physiques - voyage dans le temps - beautés surréalistes <p>CATACOMBES:</p> <ul style="list-style-type: none"> - sépultures - société anarchique - voyage dans le temps <p>METRO :</p> <ul style="list-style-type: none"> - espace «entre-deux» (promiscuité/isolement, boulot/dodo) <p>MINES :</p> <ul style="list-style-type: none"> - dimension onirique |

Remerciements

Je voudrais tout d'abord adresser mes remerciements les plus sincères à mon âme sœur, Camille Roux, pour m'avoir soutenu à travers tout ce Défi Personnel. J'ai bien conscience que celui-ci m'a mobilisé pas mal de temps, et posé quelques problèmes quant à ma sécurité - cela dit, j'ai toujours été relativement prudent.

Mes remerciements également à ma famille, et particulièrement ma mère. Elle m'a été d'une aide précieuse et d'un grand soutien - et pas seulement en ce qui concerne la spéléologie. Elle sait qu'elle est une maman incroyable.

Un mot de remerciements à Scott Falkingham, pour m'avoir aidé à diffuser mon sondage grâce au site cavingnews.com, cela a vraiment été d'une grande aide. J'espère que le résultat est à la hauteur des attentes.

Merci Mathieu - quel que soit ton nom. Tu es le meilleur ami qu'on puisse avoir.

Je voudrais aussi, évidemment, remercier toutes celles et ceux qui ont été interviewés et sondés - il est clair que sans eux tous, ce cahier ne comporterait pas la moindre trace d'encre. Merci de leur temps, de leur honnêteté et leur confiance.

Impossible d'oublier de remercier Gringo et Alain, qui m'ont fait goûter à leur passion. Je suis très chanceux.

Et enfin, je tiens à remercier de tout mon cœur Gaëlle. Nous ne nous connaissons pas, et pourtant votre aide a été des plus précieuses. Vos conseils sont pertinents, j'ai essayé de les suivre autant que possible. J'ignore si ce Défi présente un intérêt quelconque, mais j'espère que vous aurez eu autant de plaisir à le lire que moi à l'écrire. J'ai essayé d'en mettre le plus possible, mais je ne suis pas du genre bavard. Alors, encore une fois : merci.

Il est facile de rester coincé dans ce qui semble un endroit parfait - une caverne aux merveilles, le trésor caché d'une mine, la liberté des catacombes... Au long de ce Défi Personnel, j'ai évoqué et vécu des choses qui m'importaient vraiment, et qui avaient une réelle signification pour moi. Je sais que certains dans mon entourage m'ont trouvé bizarre, obsessionnel ou juste très occupé. J'ai passé un très bon moment à travailler sur ce sujet - vraiment. Je n'aurais, de toutes les manières, choisi aucun autre sujet.

Mais à présent, je suis heureux d'en venir à bout. Cela m'aura pris du temps, du travail et pas mal d'encre, et même si je continuerai d'arpenter le Paris souterrain et que j'apprécierai encore des escapades spéléologiques, j'apprécierai encore plus le temps passé avec mes amis et ma famille.

Puisque j'ai commencé ce cahier avec une chanson, je voudrais le clore de la même manière...

« Here comes the sun... Here comes the sun, and I say, 'It's all right' » - The Beatles



De quel que
 38
 48
 XX8

elle en-
 vrait le
 veine, la
 fran-
 ch-
 ans, la
 del
 s'arrê-
 de traîn-
 or

une jeune
 fille dans
 cette occupa-
 tion assez des

X La Grande
 Dame qui
 voyageait

bas, à
 ravaler
 la
 garde-
 robe
 de
 son
 père, et
 ne
 se
 fit

X et qu'il
 trouva
 évidemment
 ou

sans valeur
 ou ridicule,
 enfin
 tout ce qui
 changeait
 les cruches et
 les des grâces
 lui plaisait
 si peu qu'elle

sans
 cette
 en usage

bouclée Elle en avait pour elle-même
 mains de Charles Enfin, pour tout
 en une seule image Le dandy produi-
 dont la vie s'était écoulée entre ex-
 siles, et à raccommoder ses habits,
 passant par heure dans les rues,
 de sa jeunesse un jeune homme, les
 ses laines dessinées par Westa
 Keapseake et gravées par les Angla-
 rin si habile qu'on a peu, en souffla
 de faire envoler ces apparitions céle-

Charles tira de sa poche un mouve-
 par elle qui était en Écosse. Un
 élégant mouchoir, Eugénie regarda
 sin, comme pour savoir s'il allait
 ment s'en servir. Tous les m-
 Charles, ses gestes, la façon dont

et ses étranges figures de
 son lorgnon, son impertinence aff-
 pou d'attention qu'il fit à ce coffre
 de voir la riche héritière. Elle se
 vivement Eugénie, et, quoiqu'il
 fut dans le secret de ses pensées,
 rêve, après y avoir long temps
 elle se coucha.

Les numéros se tiraient fort lente-
 bientôt le loto fut arrêté. La grande
 tra, et dit tout haut : Madame, je
 ner des draps pour faire le lit de ce

X faire tant de plaisir à
 Honoré de Balzac
 (1799 - 1850)

l'avait son cousin
 en son cœur